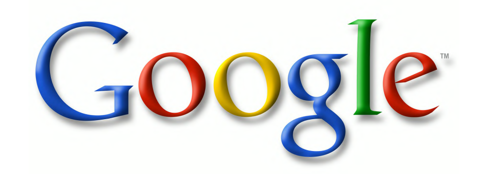
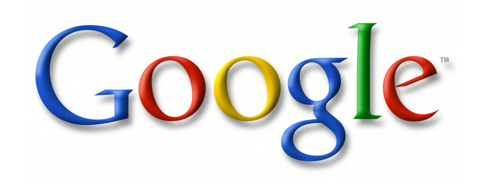







ROBERT J. HAYHURST.

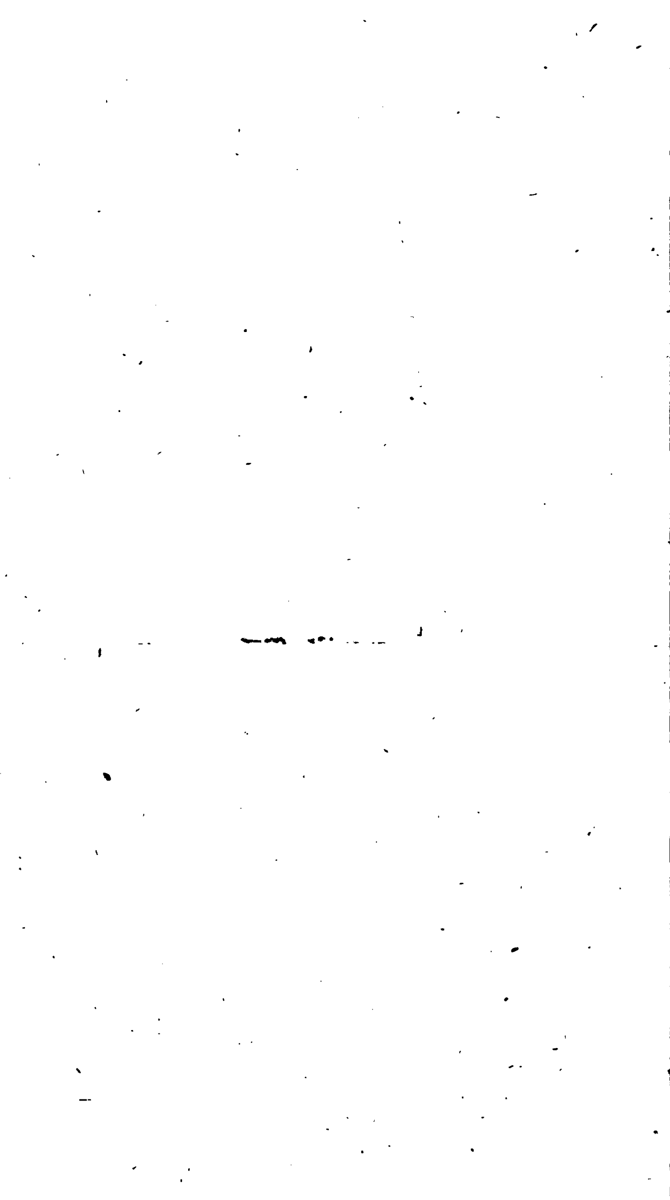


2 VOLS IN 1

BY. —— DE PAULME

SCARCE

– NOT IN B M.



LES
SOIRÉES AMUSANTES.

*Par de ****

PREMIERE PARTIE.



M. DCC. XLVI.


R
J

AVERTISSEMENT.

CEt Ouvrage eſt le fruit des amuſemens de pluſieurs perſonnes de l'un & l'autre ſexe, qui voulant paſſer leur tems agréablement dans le fond d'une Province où elles ſont leur ſéjour ordinaire, ont formé entre-elles une eſpece d'Académie. Comme le ſérieux eſt à leur portée auſſi bien que le badin, elles ont réſolu de ne pas s'en tenir à ce coup d'eſſai, à la tête duquel, pour ſe conformer à l'uſage, on auroit dû mettre une préface. Il me ſemble même déja entendre ceux, entre les mains de qui il tombera, ſe recrier contre ce manque de formalité.

Deux raiſons dont il eſt juſte de rendre compte ſont cau-


R
J

AVERTISSEMENT.

CEt Ouvrage est le fruit des amusemens de plusieurs personnes de l'un & l'autre sexe, qui voulant passer leur tems agréablement dans le fond d'une Province où elles sont leur séjour ordinaire, ont formé entre-elles une espece d'Académie. Comme le sérieux est à leur portée aussi bien que le badin, elles ont résolu de ne pas s'en tenir à ce coup d'essai, à la tête duquel, pour se conformer à l'usage, on auroit dû mettre une préface. Il me semble même déja entendre ceux, entre les mains de qui il tombera, se recrier contre ce manque de formalité.

Deux raisons dont il est juste de rendre compte sont cau-

se de cette omission ; la premiere, c'est que comme on ne les lie presque jamais, on veut s'épargner le chagrin d'avoir travaillé inutilement ; & la seconde parce qu'on aime mieux entendre demander pourquoi il n'y en a point ; que d'entendre dire, si on venoit à la lire & qu'elle ne se trouvât pas du goût des lecteurs, l'ennuieuse préface, la vilaine préface !

En effet à quoi sert une préface & ce long préambule dont la plûpart de ceux qui se mêlent d'écrire fatiguent le public ? le but des uns est d'y donner une idée générale de leur ouvrage, & d'en faire voir le plan en racourci : en ce cas on n'en a que faire ici, la premiere page lue on est au fait. Le dessein des autres, (& c'est le plus grand nombre), est d'y man-

dier en termes ſoumis & rampants le ſuffrage & l'indulgence des lecteurs. On a cru pouvoir s'en paſſer ; car, ou l'ouvrage eſt bon, ou il eſt mauvais : s'il eſt bon, on n'a que faire que le public uſe d'indulgence à ſon égard : s'il eſt mauvais, il n'en ſera pas moins condamné. C'eſt un cenſeur rigide que rien ne peut fléchir. Ce ſeroit donc tout au plus pour groſſir le livre. Il ne l'eſt déja que trop. S'il a le malheur de déplaire, & ſi il plait, pourquoi l'expoſer à le rendre ennuieux en l'allongeant inutilement ? J'ai déja dit qu'on ne pretend pas ſe borner à cet Eſſay, c'eſt pourquoi il pourra ſe trouver quelque occaſion où une préface ſera néceſſaire ; mais comme elle ne l'eſt pas ici on s'en paſſera pour cette fois.

LES SOIRÉES AMUSANTES.

*Par de * * *.*

PREMIERE SOIRÉE.

ON ne connoît jamais mieux le prix d'un bien dont on jouissoit, que lorsqu'on s'en trouve privé; c'est une verité dont je me suis convaincu moi-même pendant le tems que j'ai demeuré à Paris. J'ai reconnu par expérience que ce n'est pas dans les grandes Villes où l'on passe son tems le plus agréablement, & que pour

goûter de véritables plaiſirs, il n'eſt rien tel que les provinces, dont le paiſible ſéjour eſt preferáble à celui de cette Capitale, où le tumulte inſéparable de ceux qu'on y goûte, les rend ennuieux & fatiguants. Il eſt vrai que la vie tranquille & unie que l'on meine en province ne plaît pas à ceux qui aiment l'éclat & la pompe: mais on conviendra auſſi avec moi, qu'il faut être ennemi juré de ſon repos pour aimer mieux vivre au milieu du tintamare continuel qui s'y fait. Je ſuis élevé, direz vous à Paris, le ruſtique ſéjour des provinces m'ennuie; & moi je ſuis de province, celui de Paris m'étourdit & m'accable; la raiſon rend nos ſolitudes aimables, & la folie ſeule peut faire trouver des apas où vous demeurez.

Raiſonnez, & vous ſerez de mon ſentiment ; ſinon, reſtez-y tant qu'il vous plaira, ayez-y les oreilles & la tête rompuës, c'eſt votre affaire : pour moi ne pouvant vivre dans un lieu où la terre ébranlée par le bruit qu'on y fait, empêche les morts-mêmes de repoſer en paix, & voulant au moins me procurer cet avantage après mon trépas, j'en ſortis il y a quelque tems, après y avoir demeuré malgré moi près d'un an, au retour d'un voyage d'Alzace où des affaires de famille m'avoient retenu trois ans ; pour m'aller confiner dans une petite ville d'une des plus floriſſantes Provinces du Royaume ; & tetrouver des divertiſſemens capables de recréer mon eſprit, ſans tuer mon corps. Comme c'eſt le lieu de

ma naiſſance, j'y fixai ma demeure; bien reſolu de ne me retrouver de ma vie dans les ambarras de Paris où j'ai penſé mille fois être écraſé. Surtout pouvant apprendre, ce qui s'y paſſe de plus important, ſans être étourdi du bruit qui s'y fait.

Les premiers jours après mon arrivée furent employés à renouveller connoiſſance, & revoir tous mes amis. Un jour deſtiné à cette occupation; je me trouvai ſur le ſoir chez une Veuve de diſtinction que je nommerai Leonore; il y avoit alors avec elle trois Dames & un Cavalier de ma connoiſſance qui faiſoient ſa compagnie ordinaire. Les amuſemens de la jeuneſſe ne lui paroiſſant plus de ſaiſon, & renonçant à un nouvel engage-

ment n'ayant pas lieu de se loüer du premier; elle avoit resolu de passer son veuvage agréablement, mais d'une maniere toute différente de celle dont le passent les Veuves de nos jours: c'étoit de faire de sa maison une espéce d'Académie. Elle avoit dans ce dessein fait choix d'un certain nombre de personnes d'esprit. Les quatre que j'y trouvai composoient cette galante socieré. L'une étoit une jeune Veuve d'environ trente ans, nommée Clarice, médiocrement belle, mais d'un esprit fin & délicat. L'autre que j'appellerai Phenice, étoit une fille de quarante ans, qui avoit jusque-là preferé cet état libre aux embarras du menage, & refusé constamment les partis les plus avantageux. La derniere étoit

une femme de 28 ans, dont le nom ſera Doriſe, qui ayant été mariée contre ſon gré à un vieux Préſident, regardoit comme une folie les ſteriles aſſiduités, & les complaiſances infructueuſes pour un Epoux plus que ſexagenaire, & vivoit auſſi libre que ſi elle n'en eu point eu. Le Cavalier enfin, nommé Cléandre, étoit un Officier de chez le Roi, qui ayant fait ſon quartier à la Cour, venoit paſſer le reſte de l'année chez lui; ſon bel eſprit, & les belles manieres lui donnant entrée partout, il n'avoit pû manquer d'être admis dans cette ſocieté.

Telles étoient les perſonnes dont Leonore avoit déja fait choix. Comme elle connoiſſoit mon caractere & mon humeur; après quelques repro-

ches obligeants ſur mon peu d'empreſſement à lui rendre viſite depuis quinze jours que j'étois arrivé, elle me fit part de ſon deſſein, que j'approuvai fort, & j'acceptai avec plaiſir l'offre qu'elle me fit d'être de la partie ; je fus reçû d'un conſentement unanime & comme je faiſois le ſixiéme, on reſolu de fixer à ce nombre celui des perſonnes qui devoient compoſer cette eſpece d'Academie, à qui l'on donneroit le nom de Societé Provinciale de * * *. Je fus chargé de rediger par écrit les productions d'eſprit de chacun pour en faire une recueil qu'on mettroit au jour s'il étoit jugé digne d'y paroître. On convint de faire pour coup d'eſſay un Ouvrage dans le gout des Journées Amuſantes au-

quel chacun contribueroit en racontant à ſon tour ſelon que le ſort en décideroit quelque Hiſtoire, de la verité de laquelle il ſeroit aſſuré, pour ne point contrevenir aux Loix de la Societé qui défendoient de rien donner qui ſentit le Roman. Ce qui embarraſſa le plus fut le titre qu'on devoit donner à cet Ouvrage. On reſolu enfin, après bien des reflexions, de l'intituler. *Soirees Amuſantes, chef-d'œuvre de la Societé Provinciale de* * * * Et l'on crut que ce titre convenoit d'autant mieux que l'heure de l'Aſſemblée étoit celle du ſouper de Leonore, qui vouloit bien faire cette galanterie, & dont on ne pouvoit ſe diſpenſer ſans cauſe legitime. Cette reſolution priſe on tira au ſort à qui ſeroit l'ouverture

de cette Aſſemblée qu'on fixa au lendemain ; il tomba juſtement ſur moi ; je fus ſommé de me tenir prêt, ce que je promis. Comme tout l'entretien de cette Soirée-là regardoit l'ouvrage, & devoit en faire partie ; on ordonna que cela ſeroit compté pour la premiere Soirée. Après avoir dit cent plaiſanteries, ſur notre projet, nous nous retirâmes bien reſolu de faire voir au public qu'on parle & qu'on écrit auſſi-bien en Province qu'à Paris.

2e. *Soirée.*

JE me rendis exactement chez Leonore à l'heure marquée : tout le monde étant arrivé on ſe mit à table. Pendant le repas, comme chacun

me questionnoit sur mon voyage; j'ai une chose à vous apprendre, dis-je à Leonore, qui vous surprendra. Et quoi, me repondit-elle ? C'est, repris-je, qu'Eraste que nous avons tous cru mort, joüit d'une parfaite santé: je l'ai vû à Strasbourg où il est établi très-avantageusement, & fait fort belle figure ayant épousé la plus riche, & la plus aimable Demoiselle du Païs, & cela d'une maniere si singuliere, que je ne crois pouvoir mieux satisfaire à l'obligation que le sort m'a imposé, qu'en vous faisant part d'une Avanture aussi surprenante; & comme il y a bien des choses dont j'ai seul connoissance par la grande liaison que j'ai eu avec un ami qui m'est toujours cher. Je commencerai son histoire dès le tems où j'ai fait connois-

ſance avec lui. Leonore & toute la compagnie ravie de ſavoir vivant celui qu'ils avoient pleuré comme mort, ne fut pas plûtôt ſortie de table, qu'après avoir pris place auprès du feu, on me preſſa de commencer ; ce que je fis ainſi.



HISTOIRE

HISTOIRE D'ERASTE, ET DE LA BELLE ANGELIQUE.

CELUI des Avantures duquel j'entreprends de vous faire le recit, nâquit dans la Capitale de cette Province; il étoit originaire de Strasbourg d'où ſes pere & mere étoient ſortis pour ſuivre un Seigneur qui vint s'établir dans ce païs. Il étoit encore dans un âge inſenſible à la perte, lorſque la mort enleva ſon

tant plus ſingulier, qu'il eſt très-rare que les meilleurs amis ſe cedent dans un point auſſi délicat.

La même année que je finis mes Etudes, je fis connoiſſance avec une jeune perſonne d'environ ſeize ou dix-ſept ans, voiſine de l'endroit où je demeurois. Le libre accès que j'avois chez une Dame où elle étoit en penſion, n'ayant ni pere ni mere, joint à quelques viſites qu'elle rendoit à la mienne, qui pour lors étoit venuë demeurer en cette Ville, occaſionna cette connoiſſance; la bonté avec laquelle elle me ſouffroit, me rendit aſſidu auprès d'elle, j'y paſſois quelquesfois des journées entieres; ſa beauté, ſon eſprit qui brilloit dans la converſation qu'elle avoit des plus agréables, &

enfin l'amour qui ſe mit de la partie fit que je ſentis en peu de tems tout ce qu'une belle eſt capable d'inſpirer de plus tendre. Quelques mois ſécoulerent pendant leſquels tous les momens que je pouvois dérober à mon ami étoient ſacrifiés à cette beauté, ſans que j'oſaſſe lui découvrir ma flamme : laſſé cependant de brûler en ſecret, après quelques petits entretiens tête à tête où je m'apperçus que je ne lui deplaiſois pas, je lui découvris ce qui ſe paſſoit au fonds de mon cœur, & la paſſion que j'avois conçûe pour elle. Ma déclaration fut reçûe mieux que je n'aurois ôſé eſperer, & elle y repondit d'une maniere à ne me laiſſer aucunement douter de mon bonheur. Charmé de cet heureux

ſuccès, je m'abandonnai ſans reſerve au penchant qui m'entrainoit vers un objet en qui je trouvois un pareil retour.

Eraſte ignoroit cette intrigue ; j'avois pour lui toute l'amitié poſſible, mais une crainte naturelle à ceux qui aiment, me faiſant apprehender qu'il ne devint mon rival, m'empêcha longtems de lui en parler. L'amitié cependant l'emporta ſur la crainte, & ſûr du cœur de la belle, je cru devoir lui découvrir ce qu'il auroit bien-tôt ſçû par d'autres, & m'auroit attiré des reproches de ſa part : je lui en parlai en effet & lui fis un portrait charmant de ma conquête ; & ſans lui nommer la perſonne, je lui en dis tout ce que l'amour m'inſpiroit de plus flatteur.

Il voulut me faire confidence

pour confidence, & me déclara à ſon tour que depuis quelque tems il voyoit ſouvent chez une Dame du quartier une Demoiſelle aux charmes de qui il n'avoit pu réſiſter; mais que bien loin d'être auſſi heureux que moi, il n'avoit encore pû trouver l'occaſion favorable de lui déclarer ce qu'il ne lui avoit dit juſqu'alors que des yeux. Je veux vous la faire voir demain, me dit-il, mon cher Theodore, afin que vous jugiez de mon bon goût; & moi repris-je, je veux dès ce ſoir vous mener chez celle qui captive mon cœur. Nous y fûmes en effet & y trouvâmes grande compagnie: ma Maitreſſe connoiſſant Eraſte pour mon ami lui fit un accueil des plus gracieux, ſa vue le rendit tout

interdit, la converſation fut fort ſterile de ſa part, & quelque effort qu'il fit pour ſe contraindre, il me parut fort embarraſſé de ſa perſonne, & je le vis pluſieurs fois changer de couleur: Croyant qu'il ſe trôuvoit mal, je lui propoſai de nous retirer: profitant de mon erreur il prit congé de la compagnie, je ſortis avec lui & l'accompagnai juſques chez lui, où il continua pendant pluſieurs jours, de feindre un mal qu'il n'avoit pas. Il devint triſte & rêveur, ce que j'attribuois au mal qu'il ſuppoſoit, ou à l'inquiétude qu'il m'avoit témoignée de ne pouvoir parler à ſon aimable inconnuë; je lui en faiſois la guerre & le raillois de ſa négligence à en chercher les occaſions.

Enfin un jour que je le preſ-

ſois

fois d'aller prendre l'air, & de s'acquitter de la promesse qu'il m'avoit faite de me faire voir sa conquête, il me découvrit la terrible épreuve où j'avois mis l'amitié qu'il me portoit, & m'avoüa que son inconnuë & ma maitresse n'étoient qu'une même personne, me faisant en même tems mille protestations de ne troubler en aucune façon le bonheur dont il voyoit que je joüissois. Cette générosité me toucha si vivement, aussi-bien que la resolution où je le vis de se bannir de tous les endroits où il pourroit la voir, que jugeant combien il devoit lui en coûter, & les rudes combats qu'il auroit à souffrir, je m'offris de lui ceder ma conquête, & le fis avec tant d'importunité qu'il se fit entre nous deux pendant plu-

ſieurs jours un combat de gé-
nérosité, pendant lesquels celle
qui faisoit le sujet de cette
contestation tomba dangereu-
sement malade & mourut en
peu de tems de la petite vé-
role ; & nous priva d'un bon-
heur dont il est impossible de
dire lequel de nous deux au-
roit joüi, tant nous étions ob-
stinés à nous le ceder l'un à
l'autre, & il n'y a que le re-
gret éternel que je conserve au
fonds de mon cœur qui me
fait croire que l'Amour l'eut
emporté sur l'amitié.

Il y avoit près de huit ans
que nous vivions, Eraste &
moi, dans cette union, lorſ-
que des affaires indispensa-
bles m'obligerent de m'éloi-
gner de lui ; les fréquentes
lettres que nous nous écri-
vîmes pendant cette ſépara-

tion, qui dura six mois, furent des témoignages évidents de nos inquiétudes reciproques ; dans tout autre tems il fut venu me joindre ; mais bien des raisons, comme on verra dans la suite le retenoient.

Un jour je reçûs une Lettre, où il me marquoit, qu'il partoit dans peu pour la Campagne qui se devoit faire en Allemagne ; que sa mere lui ayant acheté un Lieutenance, il alloit joindre le Regiment, pour lors en garnison sur le Rhin. Surpris d'une si subite resolution, & ne pouvant comprendre pourquoi il m'avoit fait un mystere de son dessein jusqu'à la veille du départ, je lui fis une réponse des plus tendres à ce sujet, mêlée de quelques reproches sur sa facilité à quitter un ami qui ne

l'eût point abandonné, s'il l'avoit prévenu ; mais il étoit déja parti lorsque ma lettre arriva. Les affaires qui me retenoient étant terminées, je me rendis chez nous, où je trouvai la mere de mon ami dans la derniere consternation : il y avoit plus d'un mois qu'il étoit parti, sans qu'elle eût reçu de ses nouvelles. Comme elle n'avoit que lui, & qu'elle l'aimoit tendrement, elle étoit dans une inquiétude extrême : Après avoir attendu encore quinze jours, nous écrivîmes à son Régiment, d'où on nous manda qu'on ne connoissoit aucun Officier de ce nom. Nous eûmes le chagrin de recevoir les mêmes réponses de tous les endroits qui se trouvent sur la route, & des villes où nous écrivîmes, Ce fut alors

que cette tendre mere devint inconsolable. » J'ai perdu mon » fils, me disoit-elle quelques- » fois, (ne doutant point qu'il » n'eut été assassiné lui & son » valet dans quelque forêt) le » seul objet de mes espérances » ne subsiste plus ; & je ne puis » douter de son malheur après » un silence si funeste de sa part » & tant de soins superflus » pour apprendre de ses nou- » velles : du moins si la mort » me l'avoit ravi d'entre les » bras, & que ce fut la suite » d'une longue maladie, sa » perte me paroîtroit plus su- » portable ; mais m'en voir » privé sans sçavoir par quel » accident, c'est dont je ne puis » revenir.

Je tachois de la consoler, tout inconsolable que j'étois moi-même, lui représentant

qu'il ne falloit point déſeſperer de le revoir, & s'abandonner à un chagrin dont le fondement étoit ſi incertain. Je fis encore pluſieurs perquiſitions dont je ne tirai d'autre fruit que le chagrin de me voir confirmé par l'inutilité de mes recherches, que mon ami étoit mort. Craignant que la douleur exceſſive de ſa mere n'eût des ſuites fâcheuſes, je m'attachai à diſſiper ſon affliction : je la menai pour cet effet à la Campagne de mon Pere, & comme c'étoit le tems des vandanges, je me chargeai du ſoin de ſa maiſon, afin de l'éloigner d'un endroit dont le ſéjour n'auroit contribué qu'à lui rappeller ſon malheur. Pendant que j'y fus, je queſtionnai les Fermiers, les Domeſtiques, & les Voiſins, eſ-

perant découvrir quelque chose qui pût me confirmer dans l'idée que j'avois, malgré tant d'indices, que mon cher Eraste n'étoit point mort.

De tous ceux à qui je m'adressai, pas un ne pût satisfaire ma curiosité, hors un vieux Jardinier, qui ne se croyant plus obligé au secret, puisque selon toutes les apparences Eraste ne vivoit plus, me découvrit qu'un soir son maître y étant arrivé assez tard, avoit donné le couvert à trois Pauvres qu'il avoit rencontré en chemin, parmi lesquels étoit une fille des plus belles qu'on pût voir, qu'il avoit retenuë le lendemain, malgré les deux autres qu'il avoit maltraités & chassés: qu'ensuite ayant donné à cette fille des habits de Madame, il l'avoit gardés trois jours, au

bout desquels il étoit parti avec elle de grand matin, l'ayant prise en croupe, sans qu'il sçût de quel côté il avoit pris; qu'au bout de quelque tems il étoit revenu la nuit accompagné d'un valet, qui lui aidoit à mener ces deux mêmes pauvres, qu'il croyoit le Pere & la mere de la fille, liés & garottés; qu'il les avoit tenus enfermés près d'un mois dans une tour qui est au bout du Jardin, où il leur avoit porté à manger par son ordre; qu'enfin il les avoit élargis, & étoit venu souvent se promener jusqu'à son départ pour la guerre; qu'il ne pouvoit m'en dire davantage, n'ayant pû rien savoir de plus; ajoûtant que la crainte l'avoit empêché jusqu'alors de découvrir une chose que son maître lui avoit bien

recommandé de tenir secrette.

Il est difficile de se représenter la surprise où je fus à ce recit : mille pensées différentes se présenterent en foule à mon esprit ? Quoi ! dis-je en moi-même, seroit-il possible que cet Eraste, en qui j'ai reconnu tant de sagesse, eût ainsi perdu tout-à-coup ces nobles sentimens ? Qu'oubliant ce qu'il est, il se soit abaissé jusqu'à ce point que de s'amuser à une personne de cet état, après le sacrifice génereux que je l'ai vû faire d'une personne des plus accomplies du païs ; & qu'enfin renonçant aux avantages que lui prépare sa famille & étouffant tous sentimens de tendresse pour une mere qui l'aime tant, il eut quitté biens & parens pour suivre le sort

d'une misérable, & joint le rapt à une passion si blamable ? Telles étoient mes pensées auquels d'autres toutes contraires venoient s'opposer.

En effet, je ne pouvois douter du fait, ne voyant point quel intérêt auroit poussé cet homme à me faire un recit semblable ; je ne pouvois concilier tout cela, ni me persuader qu'Eraste eût commis une pareille faute. On l'avoit vû depuis, il avoit demeuré quatre à cinq mois dans le pays depuis cette avanture, tout cela sembloit se contredire, & paroissoit ne pouvoir s'accorder avec ce que je venois d'apprendre, & faisoit que plus j'y pensois & plus je me perdois dans mes idées, de sorte qu'après mille jugemens tous différents je n'en pus rien con-

dure, finon que mon ami avoit pû avoir quelque foiblesse pour cette fille dont sa mort étoit peut-être une punition. Après bien des réflexions sur l'usage que je pouvois faire de cette découverte, je jugeai que le meilleur parti étoit de taire une chose qui ne pouvoit que ternir la memoire de mon ami, & augmenter le chagrin de sa mere, à qui je rendis compte de ce que j'avois fait à mon retour, sans lui parler d'une chose que je recommandai bien au domestique de taire toute sa vie.

Ayant perdu peu de tems après mon Pere & ma mere en huit jours de tems, je me vis obligé de faire un voyage en Alzace pour recueillir la succession de ma mere. Celle d'Eraste ayant sçu mon dessein,

me dit un jour que je l'étois allé voir : » Que puisqu'après » tant de recherches elle ne » pouvoit plus douter de la » mort de son fils, elle étoit » resolu de quitter un païs où » elle avoit eu tant de mal-» heur, & s'éloigner pour ja-» mais d'un endroit où tout » ce qui pouvoit contribuer à » le lui rendre agréable ne » subsistoit plus ; & retourner » finir ses jours dans son païs » où, puisque mes affaires m'y » appelloit, elle me prioit de » vouloir bien l'accompagner. Je me fis un devoir de lui rendre ce service, & differai mon depart jusqu'à ce qu'elle eût vendu tout ce qu'elle avoit dans le païs, & arangé ses affaires : Après quoi nous partîmes ensemble soulageant le long de la route la douleur

qui nous occupoit, en nous entretenant de nos malheurs communs. Après 15 jours de marche, comme nous étions un soir sur le point d'entrer dans une Ville où étoit pourlors la Cour de Lorraine, je pris un peu les devants & étois assez éloigné de la Chaise où étoit la mere d'Eraste, lorsqu'un Cavalier qui couroit la poste & venoit à ma rencontre s'arrêta tout court pour me considérer & descendant de cheval vint pour m'embrasser en s'écriant, quoi, c'est vous, mon cher Theodore; à ces mots je reconnus Eraste, & me jettant aussi-tôt en bas nous nous tînmes embrassés long-tems sans prononcer un seul mot, tant nous étions penetrés de joïe l'un & l'autre; sa mere qui venoit après moi l'ayant

reconnu de loin descendit de sa Chaise, & accourut les bras étendus à sa rencontre, sans pouvoir dire que ces mots, mon fils, mon cher fils: ce que voyant Eraste il me quitta sur le champ pour aller au-devant d'elle, & s'étant joints ils s'embrasserent avec toute la tendresse possible. Leurs yeux furent les seuls interpretes de ce qui se passoit au fond de leurs cœurs, & les larmes les seules preuves de la joïe qu'ils ressentoient. La mere enfin prenant la parole, » Quel » cruel destin, dit-elle, mon » cher fils, vous a ainsi separé » de moi si long-tems, & quel » bonheur vous y rend au mo- » ment que je vous croyois » perdu pour toûjours? Ne dif- » férez pas de m'apprendre ce » qui vous est arrivé; votre

» ami que voilà & moi nous
» vous avons pleuré comme
» mort, ayant tous deux per-
» du ce que nous avions de
» plus cher au monde, lui son
» Pere & sa mere, & moi mon
» fils, nous avons quitté un
» païs dont le séjour nous a été
» si funeste, & je profitois des
» affaires qu'il a dans le païs
» de sa mere pour regagner
» ma patrie & y passer le reste
» de ma vie. » J'ai tort, repon-
dit Eraste, les yeux baignés
de larmes & la tenant serrée
entre ses bras, j'ai tort de
vous avoir dissimulé le verita-
ble sujet de mon depart, il ne
m'est arrivé nul accident, &
j'allois vous chercher pour
vous engager à venir participer
au bonheur qui m'attend, &
dont votre consentement peut
désormais me mettre en posses-

ſion : Entrons dans la ville, & je vous ferai part d'une choſe dont le recit ne peut que vous être agréable. La mere de mon ami charmée de revoir ce qu'elle avoit de plus cher, impatiente de ſçavoir ce qui le regardoit remonta dans ſa chaiſe, nous ſur nos chevaux, & entrâmes enſemble dans la Ville, Eraſte nous conduiſit à l'Auberge d'où il ſortoit, & montant tous trois dans une chambre, il nous raconta ſes Avantures en attendant l'heure de ſouper. Comme le recit en eſt un peu long, je le remets à demain. La compagnie charmée d'apprendre que la mere d'Eraſte eut retrouvé ſon fils me recommandât de ne pas manquer au rendez-vous pour achever une Hiſtoire ſi intéreſſante.

3e. Soirée,

3e. Soirée.

CE que j'avois dit des Avantures d'Erafte avoit tellement excité la curiofité de l'Affemblée, qu'on attendit avec impatience la fin de la journée fuivante, pour fe rendre chez Leonore, où à peine le foupé fut-il fini qu'on me preffa de continuer ce que j'avois commencé la veille. La compagnie fe fouvient fans doute, continuai-je alors, que j'en demeurai hier à l'endroit où Erafte, après nous avoir conduits à fon Auberge, fe difpofoit à raconter le fujet d'une abfence qui avoit caufé tant d'inquiétude à fa mere, & ce qui lui étoit arrivé depuis qu'on ne l'avoit vû : Voici la maniere dont il s'y prit.

Un jour que j'allois pour faire faire quelques travaux à notre maison de campagne, soit que le beau tems, quoique froid, (car c'étoit vers la saint Martin) eut, selon Théophile, influé sur mon esprit, plus gai que de coûtume, je donnois carriere à mon imagination, & laissant la bride sur le cou de mon cheval, je marchois assez lentement, m'occupant à composer quelques vers que j'écrivois à mesure sur mes tablettes; lorsque passant auprès de ces carrieres qu'on trouve à un quart de lieüe de la maison, il en sortit un vieillard & deux femmes, qui vinrent audevant de moi pour me demander l'aumône; celle qui portoit la parole & qui marchoit la premiere, étoit une fille d'environ 18 ans, qui

ſous les mechants haillons dont elle étoit revêtuë, cachoit des apas à l'épreuve de la miſere, & de l'injure du tems: ſans m'arrêter à vous en faire ici le portrait puiſque vous en jugerez bientôt par vos propres yeux; je vous dirai ſeulement que je lui trouvai tant de grace dans ces pauvres ajuſtemens au travers deſquels on entrevoyoit, au moindre mouvement qu'elle faiſoit, une peau blanche comme la neige, & un air dans la Phyſionomie ſi fort au-deſſus de ſa condition, que j'en fus frappé. Je devins ſenſible à ſa peine, & commençai dès lors à ſentir pour elle, la voyant ſi charmante & ſi miſerable, quelque choſe de plus que de la compaſſion: un regard languiſſant qu'elle jetta ſur moi en me

demandant la charité, & un certain air melancholique qui lui donnois un nouvel agrément, achevat de me toucher en sa faveur.

En effet charmé de la beauté de cette aimable brune, qui sembloit ne point meriter un sort pareil, je songeai dès lors à la retirer d'entre les mains de ses Parens, & lui procurer une condition plus douce; dans cette vüe, comme la nuit étoit proche & le froid piquant, je leur proposai de me suivre jusqu'à la premiere maison qu'ils voyoient devant eux; que je pouvois mieux les soulager, & leur donner le couvert; ils me remercierent d'abord, & ne se disposerent à me suivre que lorsqu'ils virent que leur fille le faisoit.

La faim, le froid & la nuit qui s'avançoit, & leur fille qu'ils avoient perdu de vüe, & ne rejoignirent qu'à la porte, leur fit doubler le pas. J'étois arrivé long-tems devant, & me chauffois dans la cuisine lorsqu'ils frapperent à la porte : ce sont de pauvres misérables, dis-je au jardinier, qui me servoient, fais les entrer ici qu'ils se chauffent, je les ai trouvés là bas presque morts de froid : Enfin pour vous abréger, après leur avoir fait des questions ausquelles ils répondirent ce qu'ils voulurent, je les fis manger auprès du feu ; ils s'acquitterent fort bien de leur devoir, & surtout voyant qu'ils trouvoient le vin bon, je leur en fis donner copieusement ; m'appercevant qu'ils en tenoient, je leur proposai de

me laiſſer Angelique, c'eſt ainſi qu'ils appelloient leur fille; que je la mettrois auprès de ma mere, & aurois ſoin de ſon établiſſement, ajoûtant que c'étoit dommage de laiſſer ſouffrir de la ſorte une ſi aimable fille. Ils me refuſerent, prétextant qu'elle leur étoit néceſſaire dans l'âge où ils étoient. Voyant qu'ils ne vouloient pas ſe défaire d'elle quelques promeſſes avantageuſes que je leur fis, je reſolus de la garder malgré eux, pourvû qu'elle y conſentit: Et vous, belle Angelique, lui dis-je en m'approchant d'elle, ſi vous trouviez quelqu'un qui voulût vous tirer de la miſere, le refuſeriez vous? Helas, Monſieur, reprit-elle, tous ceux qui me voyent en diſent bien autant que vous; mais pas un ne ſe met en de-

voir de m'assister. Plût-à-dieu, que ce que vous dites fût vrai, continua-t-elle, voyant son pere & sa mere assoupis, & en me regardant d'un air capable de toucher le cœur le plus insensible, peut-être que l'occasion se trouveroit de vous en témoigner ma reconnoissance d'une maniere qui vous surprendroit : ces dernieres paroles exciterent ma curiosité; mais la mere se reveillant m'empêcha de la satisfaire.

Comme il étoit tard j'appellai le domestique, que j'avois fait retirer pendant tout ce tems, & lui ordonnai de les conduire tous trois dans une chambre voisine de la mienne, où les deux bonnes gens ne furent pas plûtôt, que se jettant sur le lit ils se mirent à ronfler. Pour moi, je me re-

tirai dans la mienne rêvant aux moyens dont je me servirois pour retenir une fille que j'aimois déja sans le savoir ; j'étois sur le point de me désabiller pour me mettre au lit, lorsque j'entendis frapper doucement à une porte de communication qui donnoit dans la chambre où j'avois fait renfermer mes trois pauvres gens, j'ouvris ; c'étoit Angelique qui m'ayant prié de refermer la porte, crainte qu'elle ne fût apperçû, se jetta à mes pieds & me tint ce discours les larmes aux yeux.

Monsieur, s'il est vrai que vous soyez aussi touché de mon sort, comme vous l'avez paru tantôt, je vous demande en grace d'avoir pitié de moi je ne suis point la fille de ces deux personnes qui sont de

l'autre

l'autre côté, je ſuis autant que je puis croire de famille, ils m'ont enlevée toute jeune de chez mes parens, je les ai toujours ſuivis comme tels, depuis hier ſeulement je ſuis ſortie de l'erreur où j'avois été & où je ſerois encore ſans leur indiſcretion : vous m'avez ſauvé la vie tantôt, lorſque vous avez paſſé auprès de ces caves deſtinées à ma ſépulture, pour avoir lâché quelques paroles qui les ont fait douter que j'étois inſtruite de mon ſort; ſi je vous ſemble hardie de venir ainſi vous trouver, je vous prie de croire que ce n'eſt que pour me tirer de leurs mains, & dans l'eſpérance qu'étant auſſi honête homme que vous me paroiſſez, bien loin de vous en prévaloir, pour rien entreprendre contre mon hon-

neur, qu'au contraire, touché de compassion, si je me découvrois à vous, vous voudriez bien m'aider à sortir de la misere où vous me voyez innocemment réduite.

Rélevez-vous, Belle Angelique, lui dis-je tout étonné de ce discours, & touché de l'humble posture où je voyois une personne pour qui mon cœur s'intéressoit déja; essuiez vos larmes, & cessez de craindre, vous êtes en sureté, vous pouvez conter qu'il n'est rien que je ne fasse pour vous rendre service. En effet, la maniere touchante dont elle dit ces paroles, l'embarras où je la voyois de se trouver seule avec moi, ses malheurs présents, tout cela joint à l'impression que ses charmes avoient déja fait sur moi, ache-

verent de me gagner entiérement, je commençai dès lors à m'en former des idées toutes autres que celles que j'en avois eus jusqu'alors, & enfin cessant de regarder comme une gueuse, commençant de l'aimer véritablement, je lui promis tout. Rassurée par mes promesses, elle essuia ses larmes, & répris sa premiere tranquilité.

Je l'aimois déja trop pour ne pas souhaiter qu'elle accusa juste, & pour ne pas approuver un mensonge dont le motif étoit si loüable, je la fis passer dans un cabinet, où elle changea d'habits. Quoique ceux qu'elle prit fussent fort simples, elle me parut si charmante, quand elle revint, que je me sentis gagné tout-à-fait. Je la fis assoir auprès du feu,

& me mettant à côté d'elle, je la priai de me dire tout ce qui regardoit un malheur auquel je prenois déja tant de part. Quelques personnes du quartier, qui entrerent alors chez Leonore, m'empêcherent de continuer l'histoire de la Belle Angelique, ce que je fis ainsi le lendemain.

4e. *Soirée.*

J'Etois si jeune, me dit elle, continua Eraste, lorsqu'ils m'ont enlevée, qu'il ne me reste aucune idée de ce que je suis, ni du lieu de ma naissance; il n'y a que 24. heures que je suis instruite d'une chose que j'avois toujours ignorée, & voici comme je l'ai appris.

Après avoir couru hier toute la journée, de villages en villages; ils s'accosterent vers le soir d'une troupe de miserables comme eux, une vieille mazure nous servit de retraite à tous: on envoya chercher du vin au plus proche endroit, dont on but en abondance; chacun se mit à rire & à chanter: pour moi, je me trouvois si fatiguée, qu'après avoir un peu mangé je me retirai à l'écart pour me réposer, & la tête appuiée sur mon sac, je me préparois à dormir, lorsque celle qui j'avois regardée jusqu'alors comme ma mere, vint s'asseoir assez près de moi pour en être entenduë avec un autre femme, qui lui demanda, si j'étois sa fille; elle répondit qu'oüi d'abord; mais l'autre l'ayant fait ressouvenir que ce-

la étoit impossible eu égard à son âge, & le mien qui étoit tout au plus de 18 ou 20 ans, elle lui fit signe de parler plus bas; & me croyant endormie, elle lui avoua que je n'étois pas sa fille; enfin pressée par l'autre de lui conter comment j'étois tombée entre ses mains. Un jour, lui dit-elle, passant par une Ville (qu'elle ne nomma pas) ayant vû cette enfant, qui pouvoit alors avoir trois ans, tout au plus, seule sur une porte le soir assez tard, fort bien vêtuë & parée de quelques bijoux, je l'appellai, & lui montrai quelque bagatelle pour l'engager à nous suivre, ce qu'elle fit assez loin; ne nous croyant apperçûs de personne, mon mari l'ayant pris entre ses bras, nous nous retirâmes dans un bois voisin, où

nous la laiſſâmes après l'avoir dépouillée : cependant touchée de compaſſion, appréhendant qu'elle ne fut dévorée, ou que ſes cris continuels la faiſant retrouver, on ne nous pourſuivit, & ne nous arrêtât, nous trouvant ſaiſis de ce qui lui avoit appartenu, je revins ſur mes pas, quelque choſe que mon mari me dit pour m'en détourner ; & l'ayant revêtue de vieux haillons, je fis tant par careſſes & par ménaces, qu'elle s'appaiſa, & nous ſuivit. Inſenſiblement elle a oublié ſa condition paſſée, & s'eſt accoutumée à appeller mon mari ſon pere & moi ſa mere, & à nous croire tels. Depuis près de quinze ans qu'elle eſt avec nous, nous ne nous ſommes point apperçûs qu'elle ſe ſouvienne en aucune façon de

ses Parens, qui sont comme je l'ai sçu depuis, des gens de qualité & très-riches.

Elle interrompit souvent son discours, & s'approcha plusieurs fois de moi, pour voir si je dormois; mais je feignis si bien qu'elle y fut trompée: & après avoir montré à l'autre les bijoux qu'elle m'avoit volé, & qu'elle m'avoit fait à croire qu'elle avoit trouvés, elles éteignirent la lumiere & s'endormirent. Pour moi, je passai le reste de la nuit sans fermer l'œil; quoique j'eusse perdu une grande partie de son discours, parce qu'elle avoit parlé fort bas; j'en avois assez entendu pour ne point douter de mon malheur. J'employai tout le tems qui restoit jusqu'au jour à déplorer le triste état où je me voyois réduite,

& à réver aux moins de m'échapper de leurs mains. Je commencai dès lors à devenir sensible à la misere que j'avois, jusque là regardée comme une suite nécessaire de ma naissance.

Le jour venu nous reprîmes notre train ordinaire, pour lequel, quoique je me fusse toujours senti du dégoût, je conçus une véritable aversion. Sur quelques duretés qu'ils me dirent, je ne pus m'empêcher de lâcher quelques paroles, qui les faisant douter que j'avois entendu cette conversation, ils formerent le dessein de se défaire de moi. En effet, vers midi me croyant partie pour aller leur puiser de l'eau à une petite source à quelque pas delà, cachée derriere une haïe, j'ai entendu l'homme qui di-

soit : » Surement cette fille nous
» perdra, & ton indiscrétion,
» (parlant à sa femme) en sera
» cause; si jamais elle nous vend,
» c'est fait de notre vie ; c'est
» pourquoi dès ce soir, il faut la
» mener dans ces Carrieres qui
» sont à une lieue d'ici, & je
» lui ferai passer cette nuit
» l'envie de nous deceler.

Les ayant joint, j'ai affecté toute la journée un air gai & contant, pour leur ôter tout soupçon & m'échapper plus facilement si j'en trouvois la moindre occasion ; mais ils m'ont tenue serrée de si près, la femme me tenant par sous le bras, sous prétexte de lassitude, que je n'ai pû rien entreprendre : nous venions d'arriver à l'endroit où je devois passer une si fatale nuit, & ne savois à quoi me ré-

oudre, lorſque je vous ai pperçû ; croyant que le Ciel m'offroit cette occaſion pour me ſauver, je ſuis allée la premiere au devant de vous, reſoluë de vous ſuivre comme j'ai fait malgré leurs menaces, afin de me découvrir à vous, & c'eſt pour cela que les voyant aſſoupis profondement, à quoi ne contribuë pas peu le vin qu'ils ont bû, je ſuis venue frapper à une porte à travers laquelle je vous ai apperçue, dans l'eſperance que vous auriez pitié de moi, & voudriez bien me ſecourir.

Si j'ai aſſez de bonheur pour retrouver par votre moien ma patrie & ma famille, jamais je n'oublierai un ſi grand ſervice. La ſeule grace que je vous demande à preſent, c'eſt de ne point abuſer de la con-

fiance que j'ai en vous, aimant mieux retourner avec eux, & mourir de leurs mains, ou vivre miſerable, que ſans honneur.

Non, belle Angelique, lui dis-je alors, vous ne devez nullement craindre que j'abuſe de la confiance que vous avez en moi; je vous eſtime trop pour cela: il n'eſt pas beſoin de prieres, votre mérite, votre vertu, & l'idée avantageuſe que j'ai de vous, auront toûjours aſſez de force pour m'empêcher de ſortir des bornes de mon devoir, & violer en vous les loix de l'hoſpitalité. Il ne s'agit que de trouver le moien de vous rendre à vos parens; je n'en vois point d'autre que de contraindre ces malheureux à déclarer le tems & le lieu de votre enlevement;

que si après avoir mis tout en usage, mes peines se trouvent inutiles, je ferai en sorte de vous faire passer une vie moins miserable que celle que vous avez menée jusqu'à present.

Angelique ne me repondit, que pour me témoigner combien elle étoit sensible à la bonne volonté que j'avois de lui rendre service. Pour moi, touché du détail qu'elle me fit, de toutes les peines qu'elle avoit souffertes en la compagnie de ces gens là ; plus charmé encore de sa sagesse, & de l'esprit qu'elle fit paroître pendant tout cet entrétien, malgré la mauvaise éducation qu'elle avoit eu, je passai bientôt de la compassion à l'amour le plus violent, & sentant pour elle tout ce qu'on peut imaginer de plus tendre, je re-

ſolu d'en faire l'unique objet de mon bonheur ; je lui dis tout ce que je crûs capable d'allumer dans ſon cœur la flamme qu'elle avoit fait naître dans le mien. Il n'eſt plus tems de diſſimuler, belle Angelique, lui dis-je, en lui ſerrant la main, ſi vos malheurs me touchent infiniment, votre mérite fait encore bien plus d'effet ſur moi. Si ce m'eſt une raiſon de vous ſervir en cette occaſion, c'en eſt une auſſi d'apprehender, que le moment de votre bonheur, ne ſoit le commencement de mes déplaiſirs. Je vous avouë que je ſouhaiterois en quelque ſorte, que vous ne puſſiez retrouver votre patrie ; ou que la retrouvant vous fuſſiez d'une famille moins conſidérable que celle d'où vous paroiſſez

ſortie ; parce que je vous aime aſſez pour partager ma petite fortune avec vous ; au lieu que vous rendant à des parens d'une condition trop relevée, je crains en vous la perte d'une perſonne pour qui je me ſens déja trop d'attache pour y être inſenſible.

Ma triſte ſituation, interrompit-elle, & l'incertitude où je ſuis encore, m'empêche de vous répondre comme vous méritez & comme je penſe : je ſuis ſenſible, on ne peut plus, aux offres que vous me faites, & il n'y a que l'idée de ma condition preſente qui m'empêche d'en dire davantage. Je puis donc eſperer, repris-je, de vous voir alors dans les mêmes diſpoſitions à mon égard, où je ſuis à preſent pour vous ? Tout m'y engage, re-

pondit la belle en rougiſſant, & puiſque vous me preſſez là deſſus, je vous dirai, que je ſouhaite au contraire retrouver une fortune éclatante afin d'être en état de répondre à vos généreux ſentimens.

Charmé de la voir dans des diſpoſitions favorables, je la preſſai tant, qu'elle m'avoua enfin que l'amour que j'avois conçu pour elle n'étoit pas ſans retour ; que dès le moment qu'elle m'avoit abordé, ſon cœur s'étoit laiſſé prendre : il n'en fallut pas davantage pour achever de me captiver entiérement. Après nous être encore entretenus quelque tems, je lui propoſai d'aller ſe repoſer ; j'eus toutes les peines du monde à l'y faire conſentir ; enfin vaincuë par mes prieres elle ſe jetta

ta sur mon lit : Pour moi, je passai le reste de la nuit auprès du feu dans un fauteuil.

5e. *Soirée.*

A Peine le jour commença-t-il à paroître, que nous fûmes reveillés par le bruit que faisoient nos gueux, qui ne trouvant point leur prétenduë fille auprès d'eux faisoient rage. J'ouvris la porte ; ce fut alors qu'appercevant Angélique, qui sortoit de dessus mon lit, ils me dirent & à elle toutes les injures qu'on peut s'imaginer, sur l'outrage qu'ils prétendoient avoir reçu ; la femme toute hors d'elle, vint pour se jetter sur Angelique, je me mis entre deux, & j'aurois eu le vi-

ſage déchiré, ſi, tirant deux piſtolets de mes poches, je ne les eus menacés de leur brûler la cervelle, s'ils venoient.

Cette vue rallentit un peu leur fureur, à quoi la crainte ſucceda, lorſque leur reprochant leur crime, ils apprirent de ma bouche la vengeance que j'en voulois tirer, qui n'étoit rien moins que la potence. Ils virent bien qu'Angelique les avoit vendus, & ſe jettant tous tremblants à nos pieds, nous demanderent la vie. Angelique en eut pitié, & à ſa priere je leur promis de les laiſſer aller à condition qu'ils diroient où, & quand ils l'avoient enlevée, & qu'ils me remettroient en main les bijoux qu'ils lui avoient trouvés.

Le mari reprenant un peu ſes ſens, commença d'abord par faire comme Adam, rejettant la faute ſur ſa femme, après quoi il me declara qu'il y avoit près de quinze ans, que paſſant par la foſſe à Nantes, ils l'avoient priſe à la porte d'un gros Marchand, dont le nom leur étoit inconnu, & qu'elle pouvoit avoir alors entre deux ou trois ans La vieille tira de ſon ſac, les bijoux & quelques lambeaux d'une étoffe d'argent dont elle étoit alors habillée. Ravi de cette découverte, & d'y trouver du rapport avec ce qu'Angelique m'avoit dit; ſans attendre d'autres preuves que cet aveu, je les laiſſai aller imprudemment, & les mis à la porte, après les avoir étrillés de maniere à ſe reſſouvenir longtems de moi.

Resté seule avec la Belle, je lui proposai d'abord le dessein que j'avois de la mettre dans un Couvent, jusqu'à-ce que j'eusse trouvé ses parens, afin d'éviter tout ce qu'on auroit pû dire si je gardois ainsi une fille chez moi ; la véritable raison cependant étoit, que je craignois de la perdre, car j'aurois pû la mettre auprès de vous, dit-il à sa mere, qui l'écoutoit attentivement, mais faisant réflexion que si dans la suite, elle ne se trouvoit pas de condition, ou que la fortune se trouva changée dans sa famille, vous me sçauriez mauvais gré d'une attache de cette nature, ou qu'enfin paroissant dans le monde, belle comme elle est, je ne manquerois pas de rivaux, que l'inconstance du sexe me don-

voit lieu d'appréhender; je crûs que ce parti étoit le meilleur. Angelique consentit à tout ce que je voulus; de sorte que je ne l'a gardai qu'autant de tems qu'il en fallut, pour avoir réponse de la Supérieure de * * que vous savez être notre parente, à qui j'écrivis pour la prier de prendre Angelique: sur l'exposé que je lui fis, j'en reçus une réponse telle que je pouvois la souhaiter. Dès que je l'eus, impatient de voir la belle en état d'avancer ma felicité, je montai à cheval de grand matin, & l'ayant prise en croupe, je me rendis par des chemins de travers au Couvent, où la Supérieure, charmée de sa bonne mine, de son entrétien, & sensible à sa disgrace la reçût, & me promit le secret. Après avoir em-

brassé mon aimable pension-naire, qui ne put retenir ses larmes en me quittant, je partis pour me rendre chez nous, & travailler à notre bonheur commun: pour cet effet vous supposant un petit voyage nécessaire, j'allai faire prix d'une cabane sur la Loire, pour me rendre à Nantes, où j'employai huit jours à déterrer les parens d'Angelique. Après mille recherches inutiles, j'eus le chagrin de voir que j'avois été trompé: Je reconnus alors, mais trop tard, la faute que j'avois faite d'ajoûter foi si légérement à la déposition de ces malheureux, & mon indiscretion de ne les avoir pas retenus jusqu'à ce que j'eusse pu avoir des preuves de ce qu'ils avancoient.

Me voyant désormais hors

d'état de rendre service à ma belle Angelique de ce côté-là, & sans espoir de retrouver sa patrie, après avoir cherché inutilement dans toute la ville, sans que personne put m'en dire des nouvelles, ni même se souvint d'avoir rien entendu qui y eut rapport, j'en sortis le cœur penétré de douleur, ne sachant quel parti prendre, ni à quoi me resoudre, voyant tous mes projets renversés & mes espérances évanouies.

Je marchois triste & rêveur, l'esprit agité & irresolu, lorsque sur le soir à l'entrée d'une forêt qu'il nous falloit traverser, j'apperçûs de loin les deux frippons, dont j'avois été la dupe, qui traversoient le grand chemin pour gagner un petit sentier, par où passoient les

gens de pied. Cette rencontre inespérée reveilla mes esperances, & resolu d'en profiter, prevenant mon valet, je piquai des deux & les eus bien-tôt joints, & quelques efforts qu'ils fissent pour nous échapper, nous nous en saisîmes, & les ayant liés ensemble le mieux que nous pûmes, nous les conduisîmes ainsi jusqu'à notre maison de campagne; les ménaçant de les masacrer s'ils faisoient la moindre résistance ou le moindre bruit. Il étoit tard quand nous arrivâmes, de sorte que je les enfermai dans la tour qui est au bout du jardin sans que personne s'en apperçu; & content de ma capture, j'allai me reposer.

Dès le matin j'allai les trouver, si-tôt qu'ils me virent, ils

ils se jetterent à mes pieds & fondants en larmes, me demanderent mille pardons de la tromperie qu'ils m'avoient faite; & ne voyant pour lors aucun moyen de sauver leur vie qu'en m'accusant juste, ils me déclarerent que c'étoit à Strasbourg qu'ils avoient enlevés Angélique; qu'elle étoit fille d'un riche Magistrat dont ils me dirent le nom; ajoutant qu'ils se soumettoient à tout ce que je voudrois leur faire souffrir s'ils n'accusoient pas juste; me suppliant lorsque je serois convaincu de la vérité d'avoir pitié d'eux, & de ne les point mettre entre les mains de la justice. Comme j'avois interêt que cette affaire ne fit point d'éclat je leur promis la liberté dès que j'aurois des preuves de ce qu'ils avançoient; & me contentai de les tenir ren-

fermés jusqu'à ce tems.

Je ne les eut pas plûtôt quitté que montant à cheval sur le champ j'allai trouver ma belle pensionnaire à qui je fis part des cruelles allarmes que m'avoit causé leur fausse déclaration & de la maniere dont ils étoient tombés entre mes mains de ce qu'ils me venoient de dire, & de la résolution oùr j'étois de ne les point lâcher que je n'en fussent bien assuré ; j'écrivis en même tems à celui qu'ils m'avoient dit être le Pere d'Angelique n'oubliant rien de ce qui pouvoit la lui faire reconnoître comme son nom d'Angélique qu'elle avoit fort bien retenu , son age , le tems de son enlevement & le détail des bijoux qu'on lui avoit trouvé ; ajoutant en même tems que comme mes affaires m'appelloient dans leur pays , ce me

feroit une occaſion favorable d'accompagner ſa fille, & de lui remettre moi-même entre les mains un ſi précieux dépôt. Le ſuccès répondit à mes intentions; car au bout d'un mois pendant lequel je me dérobois de la maiſon le plus ſouvent qu'il m'étoit poſſible pour l'aller voir, & mes deux priſonniers dont j'avois un ſoin extrême de tenir la détention ſecrette : je reçus avis de cette aimable perſonne qu'il étoit arrivé un paquet adreſſé à la Superieure (c'étoit une précaution que j'avois eu ſoin de prendre) & qu'on m'attendoit pour en faire ouverture.

Ne doutant point que ce ne fuſſent de bonnes nouvelles; je me rendis en peu d'heures au couvent, à l'ouverture du paquet nous trouvâmes tout ce qu'on peut s'imaginer de plus

agréable pour ma chere Angé-
lique, & de plus flatteur pour moi;
elle se trouva fille du Magistrat
& seul héritiere de son pere & sa
mere encore en vie, avoient mis
tous deux la main à la plume pour
me témoigner la joye qu'ils res-
sentoient de retrouver ainsi celle
qu'ils avoient tant pleuré & qui
seule pouvoit désormais faire
leur consolation sur la fin de
leurs jours. On ne peut expri-
mer quelle fut la mienne, &
celle d'Angélique qui ne pou-
vant résister aux mouvemens de
tendresse qu'une si heureuse nou-
velle excita au fond de son cœur,
s'évanouit & nous fit appréhen-
der quelque tems pour elle; sur
ce que je leur avois mandé de la
maniere dont elle étoit tombée
entre mes mains & du soin que
j'avois d'elle; ils me faisoient
mille remerciments avec pro-

messe de ne pas laisser sans récompense un service de cette nature, me supliant d'achever ce que j'avois commencé, & de vouloir bien puisque mes affaires m'appelloient dans le pays, y conduire leur fille étant trop âgés pour entreprendre un voyage si long; que comme il n'étoit pas juste qu'il m'en coûtat ils m'envoioient dequoi fournir aux frais.

Angélique ne put lire ces lettres sans les mouiller de ses larmes; je ne puis moi-même être insensible aux marques de tendresse dont elles étoient remplies, & à l'empressement qu'ils témoignoient de revoir leur chere fille. Je fis aussitôt réponse, & comme la belle Angélique ne sçavoit point encore assez bien écrire; j'écrivis pour elle une lettre telle que la demandoit une semblable conjoncture; après

quoi profitant de l'abſence de la Supérieure qu'on vint demander en ce moment ; vous allez, lui dis-je belle Angélique, retrouver ce que vous avez de plus cher, vos biens & vos parens, vont vous être rendus ; mais que le bonheur dont vous allez jouir deviendra funeſte pour moi s'il faut que je vous perde ! Quand bien même je viendrois à bout du deſſein que j'ai de vous conduire, n'ai-je pas tout lieu d'apprehender que ce ne ſoit pour être témoins de mon propre malheur ? Je veux que vous ſentiez pour moi toute la tendreſſe poſſible, vous allez retrouver des parensdont les volontez ne s'accorderont peut-être pas avec nos deſirs.

Ceſſez cher Eraſte, interrompit-elle, de vous affliger touchant l'avenir ; ſongez que

mes parens vous ont assez d'obligations pour ne point s'opposer à notre bonheur ; & moi outre ces mêmes obligations trop d'amitié pour faire part de ma bonne fortune à d'autre qu'à vous : oui quelque joie que je ressente & quelque desir que j'aye de revoir ma patrie, j'aimerois mieux être privée pour toujours de cette satisfaction, & rester misérable que d'y vivre sans vous ; vous viendrez avec moi Eraste, & vous y resterez, je l'espere. Rassuré par des promesses si flatteuses nous nous séparâmes les plus contens du monde.

Il ne s'agissoit plus que de vous faire agréer mon départ pour un Pays où j'avois supposé des affaires, c'étoit là le point que mon entêtement à vous cacher mon intrigue rendoit le plus difficile, je vous aurois épargné bien des

chagrins, si j'eusse suivi les conseils qu'elle me donna à ce sujet avant de nous quitter. Mais toujours infléxible; de retour au logis je vous marquai quelqu'envie de faire la campagne prochaine & vous supposai une Lieutenance vacante dans un Régiment effectivement en garnison sur le Rhin. L'envie de sçavoir comment alloient vos affaires dans ce Pays là vous fit donner dans le piege, & l'affaire fut si bien conduite que vous vous donnâtes tous les soins, fournîtes l'argent necessaire, & veillâtes vous même aux préparatifs. J'allai faire part à ma chere Angélique du bon succès de ma supercherie, nous fixâmes ensemble le jour de notre départ, j'allai tout de suite mettre en liberté mes deux prisonniers après leur avoir fait valoir la grace que je leur ac-

cordois. Revenu à la Ville, je travaillai le plus promptement & le plus secrettement qu'il me fut possible à préparer tout ce que je jugeai nécessaire pour notre voyage, & l'envoyai quelques jours devant au Couvent.

Je fus tenté plusieurs fois de vous découvrir ce mystére, voyant les allarmes où vous mettoit déja la résolution où j'affectois être de servir, & prévoyant votre chagrin dans la suite si quelque acident m'empêchoit de vous apprendre où je serois : mais autant de fois j'en fus retenu par la crainte de trouver quelque obstacle, & que le retardement ne devint préjudiciable à mes desseins; au contraire me faisant une fête de venir vous suprendre agréablement; je gardai le secret; & conuinuant de feindre une ar-

deur martiale, qui pour lors n'étoit pas sûrement ma passion dominante, je vous quittai le Lundi de Pâques accompagné seulement d'un domestique, & sorti de la Ville dès-le grand matin.

Je pris le chemin du séjour de ma chére Angelique qui m'attendoit avec impatience, après avoir payé la pension & remercié la Supérieure, ravie de la bonne fortune de sa pensionnaire, nous partîmes, elle dans une chaise achetée exprès & moi à cheval; nous fîmes quatre lieues seulement ce jour-là à travers les bois pour regagner la grande route que nous prîmes le jour suivant.

Je ne m'arrêterai point ici à vous dire ce qui se passa pendant notre voyage, vous sçavez seulement que la belle Angélique se fit admirer par-tout où nous passâmes. Dans le peu de tems

qu'elle avoit demeuré au Couvent elle s'étoit si bien perfectionnée, & défaite de tout ce qu'il y avoit de rustique dans sa personne; qu'elle sembloit n'avoir jamais eu d'autre éducation: ses belles maniéres jointes à une extrême beauté que ce jour avoit augmentée, attiroient sur elle les yeux de tout le monde.

Ne jugeant pas à propos d'aller jusque chez ses parens, sans leur donner avis de notre arrivée; pour éviter les suites fâcheuses d'une subite entre-vûe & les accidents qu'une joye immodérée pouvoit causer à des personnes de leur âge; lorsque nous fûmes après un mois de marche à une demie journée de Sstrasbourg, je fis partir un exprès chargé d'une lettre afin de les prévenir & leur donner le

tems de se préparer à cette entrevue.

Aussi-tôt qu'ils sçurent leur fille si proche, ils partirent accompagnés de quelques parens & amis pour venir au-devant d'elle. Nous les rencontrâmes le lendemain à deux lieues de la Ville : d'aussi-loing que je les apperçus (l'homme que j'avois envoyé & qui marchoit devant, me les ayant fait reconnoître) je piquai des deux pour les joindre ; avertis par leur guide que c'étoit moi, ils descendirent tous de carosse, & venant à moi les bras étendus, témoignoient par leur gestes la joye qu'ils ressentoient. Ayant mis pied à terre, je ne fus pas plutôt près deux que le pere me sautant au col me tint serré fort long-tems sans prononcer un seul mot, la mere en fit autant, après quoi

le pere enfin prenant la parole: Où est notre chére fille, me dit-il, vient-elle essuyer nos larmes & finir les chagrins que sa perte nous a causés? Vous allez la voir, interrompis-je, attendri par un tel spectacle, & je ne puis assez me congratuler moi-même de ce que le Ciel voulant mettre fin à nos douleurs, & à sa disgrace, a bien voulu me choisir pour être en quelque façon le libérateur & le dépositaire du trésor que je viens vous remettre entre les mains. En même tems la belle Angelique qu'une haye avoit jusques-là dérobée à leurs yeux parut, & descendant de sa chaise, accourut à nous: quand ces trois personnes se furent jointes on ne peut s'imaginer avec qu'elle tendresse ils s'embrasserent, les larmes furent seules les interpretes

de ce qui se passoit dans leurs cœurs, la Nature parla alors toute seule, & ce muet entretient ne finit que par l'évanouissement de la mere & de la fille, qui se tenant étroitement serrées nous oterent la liberté de les secourir comme nous aurions souhaité. Revenues à elles, nous montâmes tous, les uns en carosse les autres à cheval, & gagnâmes une auberge qui se trouvoit à quelques distances de cet endroit pour diner.

Ce fut-là que le pere, la mere, la fille recommencerent leurs caresses, & se dirent les choses les plus capables d'attendrir ceux qui en furent témoins. Pendant le repas, Angelique que ses parens ne pouvoient se lasser d'admirer ne m'oublia point; car après avoir fait le récit de ses avantures, & cela d'une ma-

niere qui charma toute la compagnie ; elle fit valoir les services que je lui avois rendus d'une façon si flateuse pour moi, & en même tems si vive, qu'on eut pas de peine à s'apercevoir qu'il y avoit quelque chose de plus que la reconnoissance qui l'engageoit à parler si avantageusement : le pere qui s'en apperçut, après avoir appris de sa bouche qui j'étois, lâcha ces paroles qui me furent d'un bon augure : Ma chere fille, dit-il, les bons offices de Monsieur, sont d'une telle nature, que je ne sçais comment pouvoir les reconnoître, & il n'y a que vous qui puissiez leur déterminer une recompense proportionnée dont nous vous laissons le choix : une certaine rougeur qui se répandit sur le visage de cette aimable fille acheva de les convaincre que je

ne lui étois pas indifferent ; on dit là-dessus, les choses les plus galantes dans la compagnie, toutes capables de me persuader d'une félicité future à laquelle rien ne sembloit devoir s'opposer.

6e. *Soirée.*

LE Soleil qui étoit alors très-chaud commençant à baisser, chacun se leva de table, & se disposa à reprendre la route de Strasbourg. Comme le pere de mon aimable Angélique est fort considéré par la place qu'il occupe en cette Ville, & par son mérite personnel ; tous ceux qui eurent connoissance de notre arrivée, sortirent au-devant de nous pour lui témoigner la part qu'ils prenoient à sa joye ; on nous conduisit comme en triom-

phe jusqu'à son Hôtel qui fut rempli dans le moment de tous ceux que la curiosité y attira ; Plusieurs voyant l'air, la taille avantageuse d'Angélique, ses belles manieres, l'affabilité & la politesse avec laquelle elle répondoit, aux civilités que chacun lui faisoit, avoient peine à en croire leurs propres yeux, ils ne pouvoient se persuader comment une fille élevée parmi des gens si grossiers, & dans la misére, pouvoit être si charmante & si parfaite ; j'écoutois tout cela avec une satisfaction qui ne se peut exprimer ; les parens voulant que jeus part aux louanges qu'on donnoit à leur fille me montroient à tout le monde, exagérant le service que je leur avois rendu.

La foule s'étant insensiblement retirée, excepté ceux que

l'on retint à un souper superbe qui se servit : on se mit à table où on ne cessa de s'entretenir des avantures d'Angélique:le repas fini, comme il étoit tard, on me conduisit dans un appartement magnifique, où dès que la compagnie qui étoit venue m'y conduire fut sortie, je me couchai point tant pour dormir, que pour rêver à plus mon aise.

En effet repassant alors dans mon esprit toutes les promesses que ma chere Angelique m'avoit faites, heureux succès de mon entreprise, tout ce que je voyois qui surpassoit de beaucoup mon attente, & sur tout ce que le Pere avoit dit dans l'Auberge, je me formois l'idée d'une felicité à l'épreuve de tous revers, & m'endormis dans ces agréables pensées.

Le lendemain, & les jours

ſuivans furent employés en réjouiſſances & en parties de plaiſir, pendant leſquelles je me trouvai ſouvent ſeul avec la belle Angelique, je profitai de ces occaſions pour lui témoigner la joye que je reſſentois de la voir dans un état digne d'elle, & en même tems la crainte que j'avois qu'une condition ſi fort au-deſſus de la mienne ne devint un obſtacle à mon bonheur : un jour entre autres : je lui peignis ſi vivement mon inquiétude à ce ſujet que ne doutant point de l'effet qu'une telle penſée pouvoit produire au fond de mon cœur ; elle me fit mille proteſtation d'un fidel retour. Je vous dois la vie, Eraſte, me dit-elle, & tout ce ce que je ſuis à préſent ; vous étiez dans la diſpoſition de partager avec moi votre fortune ſi malheureuſement je ne fuſſe pas

trouvée telle que je me vois aujourd'hui : je ne prétends point vous céder en générosité, puisque je suis au-dessus de vous du côté de la fortune, je veux ôter cette difference, & partager avec vous des biens que je n'aurois pas sans vous : soyez tranquille, & puisque vous me croyez capable de faire votre bonheur ; je veux bien vous dire que vous avez le même avantage, & que je compterai pour rien tout ce que je retrouve si je perds Eraste.

Quelques entretiens semblables que nous eûmes souvent ensemble me remplirent de si flateuses esperances, que craignant que quelque délai ne me fût préjudiciable je crus devoir sonder le Pere là-dessus, je me disposois un matin à l'aller trouver pour m'expliquer avec lui, lorsqu'entrant dans ma chambre au

moment que j'allois en sortir il me vint tirer agréablement de l'embaras où j'étois, & dissiper l'inquiétude que la crainte de ne pas réussir me causoit malgré tous les préjugés favorables que j'avois. Car après les compliments ordinaires & m'avoir renouvellé sa reconnoissance, il me dit, qu'informé par sa fille de ma situation bornée, il vouloit réparer le tort que m'avoit fait la fortune, & qu'instruit par elle-même des offres genereux que je lui avois fait dans sa misere; il avoit résolu de s'en venger d'une maniere proportionnée aux services que j'avois rendu à sa famille, & m'offrir celle dont j'avois procuré le bonheur, pour prix de mes peines & mes travaux.

Il faut aimer aussi tendrement que moi pour bien juger de la joye que me causa une déclara-

tion si conforme à mes desirs ; elle fut si grande que dans le moment j'eus toutes les peines du monde à répondre à des offres si gracieux, je m'en acquittai le mieux qu'il me fut possible & d'une maniere à lui faire connoître combien j'etois sensible à l'honneur qu'il me faisoit, il me quitta en me conjuranr d'agir dans la maison avec la même liberté que si j'étois leur enfant : en effet je me regardois déja comme tel, & n'attendois plus que votre consentement pour me mettre en possession de ma chere Angelique : mais un accident imprévû qui m'ariva la veille que je devois partir pour vous aller tirer d'inquiétude, & vous engager à venir prendre part à ma bonne fortune, a reculé jusqu'à présent mon bonheur.

Un jeune Seigneur qui s'étoit

trouvé chez le Pere d'Angelique le jour qu'elle y arriva, & depuis dans toutes les parties de plaisirs que nous fîmes, frappé de sa beauté en devint éperduement amoureux; comme on se flatte toujours quand on aime, il crut que son rang & son bien ébloüiroient ses parens & qu'il n'avoit qu'à se présenter pour écarter un Rival tel que moi, & rompre les desseins qu'il n'ignoroit pas qu'on avoit en ma faveur; mais le succès ne répondit pas à son attente, car dès qu'il s'en fut ouvert aux parens d'Angelique, ils s'excuserent obligeament de ne pouvoir accepter ses offres, ne pouvant plus disposer de leur fille sans manquer à la promesse qu'ils m'en avoient faite, & que les choses étoient trop avancées pour écouter des propositions qu'il étoit de leur honneur de re-

jetter. Au lieu de se payer de raison (mais peut-on l'écouter quand on aime ?) Cette réponse ne fit qu'irriter sa passion ; qui lui faisant regarder ce refus comme injurieux à lui-même se trouva en fureur, & dès-lors il résolut de se défaire d'un Rival si favorisé, n'épargnant ni soin, ni peines pour trouver l'occasion d'executer son funeste projet.

Il ne la trouva que trop tôt malheureusement pour lui, un soir que je revenois, seulement suivi de mon domestique d'une maison où j'avois passé l'après dîné, je le rencontrai dans une rue détournée suivi de deux laquais armées qui se saisirent du mien ; tandis qu'il m'attaqua & m'obligea de metre l'épée à la main pour me défendre ; nous nous battîmes long-tems avec égal avantage ; mais enfin voïant qu'il

qu'il en vouloit absolument à ma vie, & qu'un de ses laquais venoit pour le seconder, je ne ménagai plus rien, & lui passa imon épée aut ravers du corps dans le moment qu'il le joignit; ceux-ci voyant leur maître étendu sur le pavé prirent la fuite incontinent. Je me sauvai promptement chez le Pere d'Angelique où je mis l'allarme, & n'eut que le tems de dire adieu à toute cette famille éplorée & prendre la poste pour m'aller mettre en sûreté; car peu de tems après le corps ayant été trouvé, on sçut bien-tôt que j'étois le meurtrier, & l'on me fit chercher partout. J'allai à Bâle jusqu'à ce que l'affaire fut appaisée & qu'on eut obtenu ma grace. Après quelques mois de chagrin & d'inquietudes, je revins auprès de ma chere Angelique, & l'on songea

sé rieusement à nous unir pour jamais ; votre consentement étant nécessaire, j'allois pour vous engager à venir honorer cette cérémonie de votre présence, & je vois que tout favorise mes desseins, puisque je vous trouve ici accompagnée d'une personne dont le souvenir m'est toujours cher.

A peine Eraste eut-il achevé que sa mere, qui ne se possedoit pas de joye, lui dit en l'embrassant, qu'elle lui pardonnoit de tout son cœur une faute qu'un si beau motif avoit occasionné. Oubliant alors tous nos chagrins passés, également ravis, elle & moi, qu'Eraste eut trouvé un établissement si avantageux nous ne voulûmes point retarder le bonheur de ces deux Amans ; c'est pourquoi nous partîmes à la pointe du jour pour nous rendre en diligence à Strasbourg. Notre ar-

rivée surpris toute la famille ; le prompt retour d'Eraste fut un egnime qu'il fallut expliquer. La mere de mon ami fut reçue avec tous les témoignages d'amitié & de tendresse des parens de la belle Angelique, qu'elle trouva, aussi bien que moi, au-dessus du portrait qu'il nous en avoit fait, & qui la combla d'honnêtetés. Peu de jours après tous les préparatifs étant faits on les maria & les nôces se firent avec toute la magnificence possible jamais on n'a vû un mariage mieux assorti, & jespere que cette union subsistera toujours.

Leonore & toute la compagnie jugea que cette Histoire méritoit d'entrer dans l'Ouvrage qu'on avoit dessein de mettre au jour, par rapport à sa singularité & à l'estime qu'on avoit pour ceux qui en faisoient le sujet.

Chacun fit ses réfléxions sur la bizarrerie de l'Amour qui se plaît à unir ce qui semble avoir le plus de disproportion, & après avoir tiré au sort, qui tomba sur Clarice, on se sépara jusqu'au jour suivant, où cette aimable veuve se tira d'affaire en racontant l'Histoire suivante.

VII. SOIRE'E.

Avanture plaisante.

UNE jeune personne, fille d'un riche Marchand de R***. avoit pour amant un Gentilhomme des plus accomplis, mais dont le bien ne répondoit pas au mérite & à la naissance. C'étoit cependant ce qui occupoit le moins nos jeunes gens, qui ne consultant que leur amour, souhaitoient depuis long-tems voir couronner leur

martyre par les liens du mariage. Le pere qui n'approuvoit pas le choix de sa fille, fit tous ses efforts pour la détourner d'une inclination que l'intérêt ne lui faisoit pas trouver assez avantageuse; & résolut comme elle ne l'avoit pas consulté en disposant de son cœur en faveur du Gentilhomme, de l'établir à sa fantaisie sans lui demander son avis, & enfin de la marier au fils d'un autre Marchand comme lui, en qui l'avarice lui fit trouver tout le mérite qu'il désiroit dans un gendre. L'affaire fut conclue sans qu'elle en fut avertie qu'au moment qu'il fut question de signer le contrat.

Il falloit dans cette extrémité se résoudre à obéir, ou à prendre le voile dont son pere la menaçoit; état pour lequel elle ne se sentoit nul penchant. Le

Gentilhomme qui l'aimoit éperduëment, pensa mourir de douleur à la premiere nouvelle qu'il reçut du mariage de sa maitresse. Voyant toutes ses espérances évanouies par l'infidélité qu'il crut que la Belle lui avoit fait, il s'absenta pour n'être pas témoin du bonheur de son rival, & achetant une Compagnie fit la derniere campagne, après laquelle il fut cependant contraint de revenir dans la même ville malgré sa répugnance, son Régiment y étant envoyé en garnison.

La Dame qui n'avoit donné que son corps au mari qu'elle avoit été contrainte de recevoir des mains de son pere, n'avoit point oublié son amant. Dès qu'elle sçut son retour, elle se ménagea sans affectation une entrevûe avec lui chez une amie, où

le nouvel Officier lui rendit plusieurs visites, pendant lesquelles l'amour insensiblement se réveilla. Et enfin, pour vous abréger, ce feu qui avoit dormi sous la cendre, se ralluma avec plus d'ardeur, & embrasa de nouveau ces deux cœurs de telle sorte, que ne pouvant plus prétendre à l'hymen, ils résolurent de profiter des longues absences du mari, (trop attaché à son négoce pour s'amuser à être jaloux) & se dédommager du moins ainsi d'une disgrace à laquelle il n'y avoit alors aucun remede.

Le mari partit pour une Foire, on s'avertit de part & d'autre. L'heure du rendez-vous fut donnée; l'amant devoit venir vers minuit, & être introduit sans chandelle dans la chambre de la jeune Marchande par une

Servante qui étoit de l'intrigue, & devoit tenir la porte de la rue ouverte au tems prescrit.

Cette même nuit le hazard voulut qu'un jeune Officier du même Régiment s'étant diverti en ville, & retournant à son auberge, passa près de la porte sur les onze heures & demie; la Servante qui étoit déja en sentinelle, trompée par la ressemblance de l'habit, croyant que c'étoit son homme, le tire par le bras & le fait entrer; puis refermant doucement la porte, le conduisit chez sa maitresse, lui recommandant sur-tout le silence, crainte d'éveiller une vieille tante du mari qui couchoit assez près de sa chambre. Notre Officier nullement novice, se doutant bien de la méprise, se laissa conduire, & observant exactement le silence se coucha

auprès de la Marchande, tandis que l'autre lassé de faire le pied de grue à la porte, fut obligé de se retirer chez lui pestant contre le mari, dont il s'imagina que le retour avoit rompu la partie. La Marchande contente de celui qu'elle s'imaginoit être son amant, le congédia un peu devant la pointe du jour, & comme elle connoissoit ses besoins, & ne vouloit pas que ses peines fussent sans salaire, elle lui mit entre les mains une bourse de cinquante Louis.

Notre nouvel Amphytrion ne fut pas plutôt sorti, que comme son dessein n'étoit pas de s'en tenir à une seule visite, il examina bien la maison pour la reconnoitre dans le besoin, & fut se reposer le plus content du monde.

S'étant levé sur les onze heu-

tes, il ne manqua pas de se rendre à l'endroit, & entrant dans la boutique demanda à voir de l'étoffe pour s'habiller. On lui en montra plusieurs piéces de différentes couleurs & Fabriques, mais ayant ses vûes, il affecta de ne les point trouver à son goût; de sorte que les Garçons furent obligés d'avertir la Marchande qui descendit en murmurant de ce qu'on l'interrompoit si matin; & fit passer l'Officier dans un endroit séparé où étoit ce qu'il y avoit de plus beau. Après avoir choisi deux habits complets, & fait prix, il tira la bourse, & la jettant sur le comptoir pria la Dame de se payer. Elle surprise on ne peut plus de la lui voir entre les mains, la reconnoissant fort bien pour celle qu'elle croyoit avoir donné à son

amant, lui demanda imprudemment d'où lui venoit une bourse qui ne lui étoit pas inconnue. L'Officier alors profitant de l'occasion, lui découvr itla maniere dont elle étoit tombée entre ses mains. Elle fit d'abord l'étonnée, & voulut se fâcher; mais il lui donna des preuves si convaincantes de ce qu'il avançoit, qu'elle ne put soutenir la gagûre; & pour l'engager au secret, qu'elle lui recommanda avec autant de soin que le silence de la nuit précédente lui avoit été recommandée par la Servante, elle lui donna tout ce qu'il voulut en drap tissu ou galon, & le renvoya avec la marchandise & l'argent, avec promesse de partager entre lui & son amant les faveurs dont elle pouvoit frustrer son époux jusqu'au départ de tous les deux.

qui ne fut que trop tôt pour celui-ci.

Cette Avanture divertit extrêmement la Compagnie comme elle étoit un peu trop galante, on balança long-tems si elle auroit place dans ce Livre ; on y consentit enfin pour faire un peu diversion. Puisque cette Histoire a passé, dit alors la Présidente nommée Dorise, & qu'on a fait cette grace à Clarice, j'espere vous en raconter une à peu près dans le même goût lorsque mon tour sera venu, pour qui vous voudrez bien avoir la même indulgence. On lui promit, mais son tour ne vint qu'après celui de Cléandre que le sort désigna pour la premiere séance.

FIN de la I. partie.

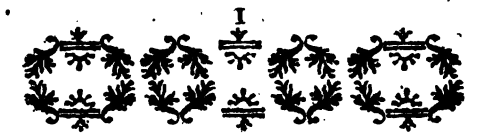
LES
SOIRÉES AMUSANTES.

Par de ***

SECONDE PARTIE.



M.DCC. XLVI.



LES SOIRÉES AMUSANTES

Par de * * *.

SECONDE PARTIE.

8e. *Soirée.*

UNE légére indiſpoſition qui ſurvint à Léonore, fit qu'on ne pût ſe raſſembler que le ſecond jour de l'année ſuivante, Cléandre ne s'y trouva point, mais cette aimable veuve nous dédomagea de cette perte, en nous racontant les raiſons qui l'obligeoient à s'abſenter pour quelque tems.

Puiſque Cléandre nous a quittés, dit-elle, il eſt juſte de repa-

rer le tort qu'il nous fait, je le vais faire à ses dépens, & le justifier auprès de vous, en vous apprenant son mariage avec une personne dont l'histoire a quelque chose de trop singulier pour ne pas vous en faire part, & que vous jugerez sûrement digne de faire partie de notre ouvrage.

Histoire de Cléandre & Rozette.

Un Gentilhomme de cette Province peu favorisé de la Fortune, mourut il y a environ trente ans, & laissa deux fils âgés pour lors de vingt-cinq à vingt-six ans. L'aîné usant de ses droits s'empara de la succession, & mit son frere dans la dure nécessité d'avoir recours à l'industrie pour subsister. Comme il n'en manquoit pas, après avoir fait argent du peu qui pouvoit

lui revenir, il partit pour S. Malo, dans le dessein d'aller chercher au-de-là des mers ce que sa Patrie lui refusoit. Ayant fait connoissance avec un Armateur, il lui mit entre les mains le peu d'argent qu'il avoit, & partit avec lui pour les Indes; il y fit si bien ses affaires en trois ou quatre voyages qui réussirent, qu'au bout de huit ans, il revint avec un demi million de bien. Content du gain qu'il avoit fait, il songea à s'établir solidement & commença par acheter une terre assez considérable à six lieües d'icy, ensuite se voyant en état de prétendre aux meilleurs partis de la Province, il songea à se marier, & épousa peu de tems après une Demoiselle également distinguée par son merite & sa naissance.

Philoſtrates (c'eſt le nom de ſon aîné) s'étoit marié pendant ſon abſence ; ſon bien étoit aſſez modique , & ſa ſemme qui lui avoit apporté peu de choſe, aimant la dépenſe , & ſecondant le penchant qu'il avoit pour la bonne chere & le jeu , lui aida à diſſiper en peu de temps ce que ſon Pere lui avoit laiſſé, de ſorte qu'ils étoient contraints de vivre retirez à une maiſon de Campagne d'où ils tiroient avec aſſez de peine dequoi ſubſiſter , & fournir à l'éducation d'un fils unique qu'ils avoient.

Le Cadet à ſon retour, touché de la triſte ſituation où ſon frere étoit réduit, le retira lui & ſa petite famille dans ſa maiſon afin de lui procurer par ce ſoulagement les moyens de racommoder ſes affaires extrêmement derangées , & d'acquitter les

dettes dont il étoit accablé. Peu de temps après son épouse mourut en mettant au monde une fille le chagrin que cette perte lui causa fut si violent, qu'il tomba dans une langeur qui dura six mois, au bout desquels il mourut, & fut suivi de sa fille que la petite verole emporta dans le même tems.

Philostrates qui devenoit par ces trois morts consécutives Seigneur de Paroisse & unique héritier de près de quarante mille livres de rente, promptement consolé d'une perte qui lui étoit si avantageuse, ne songea dès-lors qu'a s'emparer de la Succession, & satisfaire l'inclination que son épouse & lui avoient pour la dépense. Il reprit son train ordinaire; la table, la chasse, le jeu, tout recommença chez lui; ceux que l'adversité avoit écar-

tés, se rassemblerent, les amis se retrouverent & bien-tôt le nombre s'en augmenta; & cet heureux couple qui passoit une grande partie de l'année à la Campagne, n'avoit d'autre occupation que le soin de se procurer tous les jours de nouveaux plaisirs.

Un jour que Philostrates étoit à la Chasse, son épouse se trouvant seule contre son ordinaire allant prendre le frais dans le Jardin, rencontra en se promenant une petite fille d'environ six ans, dont la beauté la frappa. Elle la fit approcher, & s'étant assise sur un banc lui fit plusieurs questions, auxquelles elle repondit d'une maniere si spirituelle, qu'elle fut étonnée de voir tant d'esprit dans un enfant de cet âge; la jardiniere survint à qui elle demanda si cet enfant lui appartenoit: oui, Madame, repondit la

jardiniere; c'est la Sœur de lait de feue votre petite niéce que j'ai eu l'honneur de nourir pendant sept mois. C'est un meurtre, reprit la Dame, d'elever si durement un enfant si délicat & si beau, je n'ai point de fille, si vous voulez me la donner j'aurai soin d'elle, & lui ferai sa fortune dans la suite.

La mere ravie d'une proposition si avantageuse pour sa fille, & de se trouver ainsi déchargée d'un enfant, accepta avec action de graces un offre qu'elle eut souhaité qu'on lui eut fait pour cinq autres qui lui restoient. La Dame l'emmena sur le champ, & ordonna qu'on lui fit un petit trousseau des débris de sa toillette & de sa garderobe Philostrates fut le seul qui désaprouva cet œuvre de charité & n'y consentit qu'avec peine.

Rosette, c'est le nom qu'on lui

donna, répondit si bien aux bontés de sa bienfaitrice qu'elle en fut aimée comme si elle eut été sa propre fille, & qu'elle eut pour elle une tendresse au-dessus de celle qu'elle devoit avoir pour la fille d'un jardinier, ce qui lui attira souvent des reproches de son mari. Cette jeune enfant qui ne faisoit que croître & embellir, & dont les perfections s'augmentoient avec l'âge, eut à peine atteint sa treiziéme année qu'elle se vit plusieurs amans. Le premier sur qui ses charmes, qui jusques là n'avoient causé que de l'admiration, firent quelque effet sur Cléandre. La mort d'un oncle l'aiant mis en possession d'une terre assez proche de celle de Philostrates, il fut un jour lui rendre visite; comme c'est un Cavalier des plus accomplis, Philostrates charmé d'avoir un si aimable voisin, voulant profiter d'une

compagnie auſſi agréable que la ſienne, le preſſa de paſſer quelques jours chez lui ; Cléandre s'en deffendit d'abord, prétextant le peu de tems qui lui reſtoit à demeurer dans le païs, qu'il devoit quitter bien-tôt pour ſe rendre à la Cour, où l'exercice d'une charge qu'il y avoit demandoit ſa préſence : mais il le preſſa tant de lui accorder cette grace, qu'il ſe rendit & y demeura juſqu'à ſon départ.

Pendant un mois de ſéjour qu'il y fit, il eut l'occaſion de voir ſouvent l'aimable Roſette, s'entretenir avec elle, & d'admirer les perfections dont l'avoit ornée la nature, qui ſembloit s'être épuiſée à en faire une perſonne accomplie : car outre les avantages du corps & de l'eſprit, elle poſſedoit mille autres charmes qui joints à la bonne éducation

qu'elle avoit reçüe, faisoient que de tous ceux qui la voyoient les uns la plaignoient de ce que sa naissance ne repondoit pas à tant de belles qualités, la trouvant digne d'un meilleur sort, & que les autres éblouis par toutes les graces qu'elle possedoit, oubliant la bassesse de son extraction livroient leur cœur à la tendresse qu'inspiroient ses appas. Cléandre qui d'abord avoit été du nom des premiers, se trouva insensiblement dans celui des derniers; il ne s'apperçut de son esclavage qu'au moment qu'il fallut s'éloigner d'elle, il reconnut que l'amour étoit le motif de l'empressement qui lui avoit fait rechercher tant de fois son aimable compagnie; ce qu'il n'avoit pris jusque-là que pour l'effet du penchant que l'on a naturellement pour tout ce qui est beau. Il

commenca à ſentir ſon cœur embraſé d'un feu dont les effets lui avoient été inconnus juſqu'alors ; & ce feu s'augmenta tellement par la réflexion qu'il fit ſur toutes les perfections de Roſette, que ne pouvant ſe réſoudre à la quitter ſans lui découvrir une paſſion dont il n'étoit plus le maître, la trouvant ſeule la veille de ſon départ, il lui ouvrit ſon cœur, & lui temoigna ſon embarras, & combien cette ſeparation lui devenoit ſenſible à meſure qu'il aprochoit du moment où il ſeroit obligé de s'éloigner d'elle. Sa joïe fut extrême lorſqu'il s'apperçut que l'inquiétude étoit reciproque: car Roſette lui répondit d'une maniere à lui laiſſer toute eſperance d'un pareil retour, pourvû que ſes intentions fuſſent pures ; l'aſſurant en même tems qu'elle ne

l'écouteroit jamais si ses desseins étoient criminels. Cléandre après avoir fait tous ses efforts pour la persuader de la pureté & de la sincerité de sa flamme, eut le bonheur d'apprendre de sa bouche que si elle avoit sçu le captiver, il étoit à son tour le maître de ce jeune cœur. Ils ne se separerent qu'après s'être jurés une fidelité à l'épreuve de toutes les traverses & les obstacles qu'ils prévoyoient bien devoir s'opposer à leur bonheur. Notre Cavalier partit le jour suivant l'esprit rempli des perfections de sa chere Rosette, & le cœur embrasé d'amour pour elle, & la laissa avec l'espoir qu'un prompt retour dissiperoit bien-tôt l'ennui qu'alloit lui causer son absence.

Pendant l'éloignement de Cléandre, Leonce fils de Philostrates

Sostrates ayant fini ses études, revint chez son pere ; c'étoit un jeune homme étourdi qui suivant l'impetuosité de son temperament bouillant & vif, ne songeoit qu'à se procurer du plaisir sans reflechir aux suites que ses entreprises presque toujours criminelles pouvoient avoir. Dès qu'il vit Rosette il crut trouver en elle autant de facilité qu'il en avoit trouvé dans plusieurs filles de Paris, & la pressa si vivement de répondre à la passion qu'il disoit avoir pour elle, que fatiguée de ses poursuites, elle en avertit la mere, qui fit une remontrance à son fils, dont tout l'effet fut de le rendre plus retenu à l'exterieur, mais plus entêté à poursuivre sa pointe.

Il épia toute les occasions de surprendre Rosette, elle les évita avec soin, mais elle ne se trou-

voit ſeule avec lui, elle fuyoit tous les lieux où ils avoient pû ſe rencontrer ſans témoins. Cette ſage prévoyance ne fit que le rendre plus ardent à la pourſuivre, de ſorte que déſeſperant de la gagner, après avoir emploié tout ce qu'il crut capable de la rendre plus traitable; il réſolut d'avoir recours à la ſurpriſe: pour cet effet faiſant un ſoir ſemblant de ſe retirer dans ſa chambre, il ſe gliſſa dans celle de Roſette où ſe cachant deriere la tapiſſerie, il attendit qu'elle vint ſe coucher. Elle arriva peu de tems après, & fermant la porte ſe déſabilla & ſe mit au lit, Léonce s'approchant dès qu'il la crut endormie, ſe préparoit à ſatisfaire ſa brutalité, lorſque ſe réveillant en ſurſaut ſurpriſe de ſe ſentir entre les bras d'un homme qu'elle jugea être Léonce; elle fit des cris ſi terribles que l'allarme ſe répandit

par toute la maison ; la mere de Léonce accourut au bruit ouvrant la porte de Rosette dont elle avoit une clef, trouva que c'étoit son fils qui se retira tout honteux, & partit le lendemain du matin pour se soustraire à la colere de ses parens, Rosette eut bien de la peine à revenir de sa frayeur, & cette avanture ne contribua pas peu à augmenter l'estime que la Dame avoit déja pour elle ; & Philostrates même malgré son aversion secrette, ne put lui refuser la sienne, bien des raisons l'obligerent à lui rendre cette justice.

Le déplaisir que l'absence de Cléandre causoit à l'aimable Rosette, étoit adouci par les frequentes lettres qu'ils s'écrivoient. Mais ce petit commerce ne put être si secret que l'épouse de Philostrates ne s'en apperçut. Elle la

reprit en particulier de cette intrigue, lui en fit apprehender les suites, en lui faisant comprendre que la disposition qui se trouvoit entre sa condition & celle de Cléandre étoit un obstacle invincible, supposé qu'il eut dessein de l'épouser. Toutes ces raisons, quoique plausibles, ne furent point capables de l'ébranler: soit qu'il soit vrai que les premieres inclinations sont toujours les plus fortes, ou qu'un certain présentiment secret de l'avenir l'engageât à agir de la sorte; jamais on ne put la détourner d'une inclination qui devoit lui être un jour si avantageux.

La Dame que la seule amitié qu'elle avoit pour Rosette faisoit agir, appréhendant pour cette fille les suites d'une passion de la pureté de laquelle l'inégalité d'états la faisoit défier, résolu croyant travailler à son bien I

marier au fils du Chirurgien
u Village, qui se croyant bien
ıonoré d'épouser une telle fille,
ne se tenoit pas de joye & publioit par tout sa bonne fortune;
cette nouvelle vint aux oreilles
de Rosette, qui ne pouvant douter de ce dessein par les visites
empressées de celui auquel on
avoit la cruauté de lui destiner
pour époux, en donna avis à
Cléandre, & prenant sur le
champ sa résolution demeura
inebranlable au promesses & aux
menaces que lui fit la Dame
lorsqu'elle vint à lui en faire la
proposition.

Son refus obstiné d'obéir irrita tellement sa bienfaitrice
qu'elle ne lui donna que 24 heures pour se déterminer sur le
choix qu'on lui laissoit ou d'épouser le Chirurgien, ou d'entrer
au Couvent. Ce dernier parti lui

paroissant préferable dans cette conjoncture, elle s'y laissa conduire par la Dame qui la mit chez les Ursulines de cette Ville, à qui elle deffendit de la laisser parler à personne.

Quelque sensible que lui fut cet esclavage, l'amour & l'espoir que le retour de son Amant pourroit faire changer de face à ses affaires, lui fit supporter avec patience cette disgrace, & surmonter le dégout qu'elle avoit pour la retraite.

IX. SOIRÉE.

CLéandre instruit des desseins qu'on avoit sur sa chere Rosette, n'eut pas plûtôt fini son quartier qu'il revint, mais trop tard pour s'opposer à l'execution de l'Arrest qu'on avoit prononcé contr'elle. Il fut moins affligé lorsqu'il apprit où elle étoit ; aimant mieux la sçavoir dans un Couvent qu'entre les

bras d'un rival tel que celui à qui on vouloit la ſacrifier ; & ne ſongea qu'aux moyens de lui faire ſçavoir ſon arrivé ; la choſe étoit aſſez difficile , parce qu'on la gardoit de près , & que le parloir lui étoit défendu , auſſi bien que la liberté d'écrire & de recevoir des lettres ; mais l'amour qui rend ingenieux , lui fit trouver un moyen de la voir & de lui parler , dont tout autre qu'un Amant ne ſe fut jamais aviſé.

Il s'informa qui étoit le Vitrier de la maiſon, l'alla trouver, lui découvrit ſon deſſein , & l'engea à le mener avec lui en qualité de compagnon. L'eſpoir d'une bonne récompenſe y fit conſentir cet ouvrier , qui lui donna parole pour le jour ſuivant ; Cléandre ne manqua pas de ſe rendre chez ſon homme , d'où après avoir changé d'habit, prit un tablier , un marteau à ſa

ceinture, du cloud, une regle, & quelques morceaux de verre sur son dos, il le suivit jusqu'au Couvent des Ursulines.

Notre Amant entra dans cet équipage chez les Nones, & visita toutes leurs Celulles avec son maître. Quand ils furent à celle de Rosette, qui le reconnut d'abord, & pensa tout gâter par un cri qu'elle fit en le voyant; le Vitrier se retira en lui ordonnant dedétacher les paneaux de vitres pour les nétoyer. Se voyant seul avec elle il lui dit en peu de mots ce qui l'amenoit, & le dessein qu'il avoit de l'enlever pour l'emmener à Paris, où il l'épouseroit à l'insçu de ses parens qui ne manqueroient pas de s'opposer à son mariage dès qu'ils en seroient informés; au lieu que la chose étant faite il seroit plus facile de leur faire raison. La proposition plu à Rosette: mais ou-

tre que le tems ne leur permettoit pas d'avoir une longue conférence, entendant venir quelqu'un elle n'eut que celui de lui dire de se trouver sous une fenêtre qui donnoit sur une rue détournée; car la Celleriere qui entra rompit la conversation; Cléandre ayant fini sa tâche fut rejoindre son prétendu maître & chargeant les panneaux qu'il avoit détachés, sur son dos, les porta jusqu'à la boutique.

Après avoir repris ses habits & récompensé largement le Vitrier qui s'offrit de recommencer quand on voudroit au même prix; il se retira chez lui très-satisfait. La nuit venue il se transporta au lieu marqué où il ne fut pas long-tems sans appercevoir Rosette à travers une jalousie par où elle lui jetta un papier, & se retira promptement. Il le ramas-

laisser échaper une occasion si favorable de se rendre le maître de Rosete, & de la contraindre ainsi à lui accoder ce qu'il n'avoit pû en obtenir.

Il ne fut pas plûtôt sorti que Cléandre ravi d'en être débarassé; ayant mis ordre à tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution de son dessein n'attendoit plus que l'heure pour partir, Rosette de son côté qui s'étoit munie de la clef de la porte dès qu'elle vit l'heure approcher & toute la Communauté endormie, se rendit promptement au rendez-vous où Leonce l'attendoit déja; la belle dans l'obscurité s'imaginant que c'étoit son amant donna aisément dans le piége. A peine fut elle montée en croupe deriere ce perfide que s'éloignant à toute bride crainte d'ê-

tre rencontrée par Cléandre il la mena dans un bois voisin où il se fit connoître à elle, & cela d'une maniere à ne lui faire aucunement douter du péril où elle se trouvoit. Je vous laisse à penser quel fut son étonnement de se voir entre les mains d'un homme dont elle avoit tout à craindre? La vûe du péril lui donnant du courage elle fit tant d'efforts, & se débattit tellement qu'elle se débarassa de ses mains & se glissa à terre par-dessus de la croupe du cheval que les mouvemens qu'elle fit épouvanterent si fort, que dans le moment que le traître se préparoit à descendre pour se saisir d'elle, il fit de si furieux écarts, qu'il jetta son Cavalier à terre. Rosette profitant du malheur de son ennemi, regagna promptement la porte qu'elle se souvint d'avoir

laissée ouverte, & ayant eu la précautionde la refermer s'enfuit dans sa chambre où en arrivant elle tomba évanouie ; le bruit qu'elle fit éveilla quelques Religieuses qui accoururent & la trouvant en cet état, on fut avertir la Superieure qui soupçonnant quelque chose la fit garder depuis de si près qu'il lui fut impossible de donner avis à son amant de ce qui étoit arrivé.

Tout cela s'étoit passé avant les onze heures de sorte que Cléandre arrivant comme elles frappoient, trouva la porte fermée, & attendit long-tems sans que personne vint, le jour l'obligea de se retirer avec une inquiétude d'autant plus grande qu'il ne sçavoit à quoi attribuer ce manque d'exactitude de la part de Rosette.

Léonce de son côté étoit tombé si rudement que s'étant blessé

considérablement à la tête, loin de songer à courir après cette fille, il ne put se relever de la place, où il fut trouvé le lendemain par ses domestiques sans aucun signe de vie ; ceux-ci qui l'avoient cherché toute la nuit, le retour du cheval les ayant fait douter de quelque accident, le transporterent chez lui où il mourut peu d'heures après; la grande abondance de sang qu'il avoit perdu, joint au froid qu'il avoit souffert, la saison étant assez rude, ayant rnedus inutiles tous les secours qu'on s'empressa de lui donner.

Cléandre au désespoir de ce que le succés n'avoit pas répondu à son attente, étoit dans une inquiétude si grande qu'à peinela nuit fut elle venue, qu'il courut sous la fenêtre où il avoit reçu le billet esperant que Rosette

s'y trouveroit pour l'éclaircir par la même voye de ce qui avoit fait manquer son entreprise ; mais après avoir attendu inutilement une partie de la nuit sans rien voir ; & y être retourné plusieurs jours de suite sans avoir aucune nouvelle de sa chere Rosette, il tomba dans un chagrin, & une melancholie, qui lui a duré jusqu'à présent qu'on vient de le tirer de peine d'autant plus agréablement qu'il ne s'attendoit point à un pareil denoüement.

Le Pere de Léonce ne pouvant suporter la perte d'un fils unique qu'il aimoit tendrement ; fut si frappé, & en même tems si sensible à cet accident, qu'il en tomba malade peu de jours après ; le mal devint si sérieux, que se voyant en danger, il y a huit jours, pressé par les remords

de sa conscience il fit venir deux Notaires & des témoins, en présence de qui il déclara que Rosette qu'on avoit crûe jusques là fille du Jardinier, étoit sa niéce, qu'il avoit engagé la nourrice à force d'argent de substituer à la place de sa fille qui mourut dans le tems qu'elle nourissoit Rosette. La déposition du Jardinier & de sa femme se trouvant conformes à cette déclaration, on dressa un acte par lequel Rosette fut reconnue niéce, & par conséquent unique héritiere de Philostrates qui mourut peu de jours après.

La veuve charmée d'avoir élevé, sans y penser, sa niéce, & de ce que le mariage avec le Chirurgien ne s'étoit point fait, courut sur le champ la tirer du Couvent; & comme elle ne trouvoit rien de désavantageux dans la passion de Cléandre, les fu-

nerailles finies elle l'envoya chercher pour lui faire part de la bonne fortune de sa maitresse, & s'il nous a quitté c'est pour aller partager un bonheur auquel ils ne s'atendoient nullement ni l'un ni l'autre & dont son oncle la vouloit priver, pour avantager un fils dont la mort est une juste vengeance du ciel qui prend toujours le parti des innocens.

Toutte l'assemblée fut sensiblement touchée de cette Histoire qu'on jugea digne d'avoir ici sa place; on blâma l'ingratitude de l'oncle dont personne ne plaignit le sort, & tous prirent le parti des deux Amans, pour qui l'on fit tous les vœux imaginables.

X. SOIRE'E.

La premiere fois que l'on se rassambla, le sort étant tombé

sur Dorise, elle nous fit part sur le champ d'une avanture arrivée à un Bourgeois de sa connoissance.

AVANTURE GROTESQUE.

Un Bourgeois de cette ville, dit-elle, avoit une femme des plus jolies, mais trop coquette pour s'en tenir au devoir conjugal, soupirer pour un Amant jeune & bien fait, lui semblant bien plus agréable & plus doux que pour un mari déja sur le retour; elle jetta les yeux fur un jeune Procureur qui lui avoit donné dans la vûe; depuis long-tems ils s'aimoient, & n'attendoient pour s'en donner des preuves que l'occasion que le Bourgeois fit naître lui-même en lui remettant en main les pieces d'un procès de conséquence qu'il avoit à soute-

nir; le Procureur prit un ſoin des plus grands d'une affaire qui lui procuroit les moyens de voir facilement la Dame pour qui il ſoupiroit depuis ſi long-tems.

Comme cela lui facilitoit l'entrée chez notre Bourgeois, il lui rendoit de frequentes viſites, que le procès autoriſoit; il ne fut pas long-tems ſans trouver le moment de ſoulager ſon martire, l'abſence du mari leur en fournit ſouvent l'occaſion. Tous les jours nouvelles difficultét ſe préſentoient qui rendant l'affaire plus épineuſe, & plus longue, facilitoit de nouveaux rendez vous à nos Amans; tandis que le pauvre mari à qui le procès mettoit martel en tête couroit, ſollicitoit coſultoit & ſe donnoit tous les mouvemens imaginables.

Il partit un jour pour un petit voyage; mais quelque raiſon

l'ayant obligé de revenir sur ses pas, il arriva chez lui sur les dix heures du soir, & frapant à la porte vint troubler nos Amans qui mettoient à profit les momens de son absence. Jamais embaras ne fut pareil au leur; car que dire pour excuse, qu'on venoit pour avoir communication de quelques pieces nécessai- au procès ? Cela ne pouvoit s'accorder avec les circonstances du tems & du lieu. Dans cette dangereuse conjoncture, la Dame s'avisa d'un expedient, ce fut de cacher son Amant dans un grand coffre où l'on mettoit le linge sale : la réflexion étant hors de saison, mon Procureur se jette dedans sans déliberer, & s'y laisse enfermer avec ses habits qu'il n'avoit pû remettre si promptement; elle alla ensuite ouvrir à son mari qui s'étant mis

au lit sur le champ, lui donna la liberté de faire évader son prisonnier.

Ce stratagême leur ayant heureusement réussi, ils y eurent recours plusieurs fois depuis, & cela si souvent qu'enfin ils y furent pris: car un jour qu'ils étoient ensemble on frappa assez rudement à la porte, croyant que c'étoit le mari, le galant se sauve dans le coffre que la Dame ferme & va ouvrir. Sa surprise fut extrême lorsqu'au lieu de lui, elle vit entrer trois Huissiers qui venant faire une saisie, firent inventaire de tous les meubles, & son inquiétude redoubla lorsqu'elle vit le coffre dont elle refusa de faire ouverture, scellé & transporté avec les autres meumeubles chez un voisin qu'elle eut soin de prendre pour dépositaire.

Elle ſuivit le convoi, recommandant le coffre qu'elle prioit de ménager, ſous pretexte qu'il renfermoit quelque choſe de fragile : & prenant en particulier la femme du dépoſitaire lui découvrit ſon embaras, & dès que tout fut fini de concert avec elle, mit en liberté ſont Amant qui étoit plus mort que vif.

Quelques jours après le bourgeois ayant payé, ſe mit en devoir de retirer ſes meubles. Quand on en fut au coffre il s'apperçut de la rupture du ſceau qu'on n'avoit pû ſi bien raccommoder qu'il n'y parut, & le trouvant vuide s'en prit au dépoſitaire qu'il fit aſſigner, pour qu'il eût à lui rendre les effets qu'il ſuppoſoit avoir été enlevés ; malgré les inſtances de ſa femme qui avoit interêt auſſibien que le Procureur d'aſſoupir cette affai-

re, jamais il ne voulut démordre de ses prétentions, & voulut plaider ; le dépositaire instruit de tout par sa femme se trouva à l'Audience, & découvrit tout le mystere devant les Juges, & fournit des preuves si convainquantes de ce qu'il avançoit, que ces messieurs qui perdirent un peu de leur gravité malgré eux dans ce moment, condamnerent le pauvre Bourgeois aux dépens, & à faire réparation d'honneur au dépositaire. ; ce dénouement le déconcerta tellement que s'étant retiré avec toute la confusion imaginable, & vengé sur sa moitié de l'affront qu'il venoit de recevoir, il partit sur le champ & n'a pas reparu depuis dans la Ville où lui est arrivé cette Scene.

On peut juger que cette Histoire nous fit tous rire, & donna lieu à toutes les réflexions que

peut

peut occasionner un pareil sujet. Ce ne fut pas sans peine qu'on tint la promesse qu'on avoit faite d'avance à Dorile d'inserer son Histoire dans ce livre ; on se rendit à la fin à ses prieres, & chacun se separa jusqu'au l'endemain, ou Phenice devant parler à son tour ; commença ainsi sa propre Histoire.

XI. SOIRE'E.

Histoire de Phenice & de Timante.

COMME la loi que nous nous sommes imposée m'oblige à vous faire part d'un récit véritable, & que je trouve aujourd hui l'occasion de détromper le public à mon égard, & lui faire voir que tous les jugemens désavantageux qu'il a portés sur ma

conduite sont aussi injustes que mal fondés ; je veux vous raconter moi-même mes avantures, & vous apprendre les raisons qui m'obligent à garder le célibat avec tant de constance.

L'avarice & l'ambition démesurée d'une tante entre les mains de qui je tombai dès ma plus tendre enfance, sont la source de tous mes malheurs. Et la fin tragique d'un amant tendrement aimé, & dont le souvenir me sera toujours cher, la cause de mon éloignement pour aucun engagement, & de la ferme résolution où je suis de n'écouter jamais personne.

Je perdis ma mere au moment qu'elle me donna le jour ; mon pere fut malheureusement tué peu de tems après à cette occasion. Se voyant veuf, & dans un âge à contracter un nouvel

engagement, (n'ayant pas trente ans accomplis) il jetta les yeux sur la fille d'un Gentilhomme de ses voisins, dont tout le mérite consistoit dans de vieux titres de noblesse, dont il étoit si fort entêté, que ne croyant personne dans le pays digne de devenir son gendre, il ne souffroit que qui que ce soit vint voir Faustine, c'est le nom de sa fille qu'il tenoit si resserrée dans un château, où il vivoit éloigné de toute société, que mon pere qui n'en étoit devenu amoureux que sur le portrait qu'on lui en avoit fait, comme d'une personne des plus accomplies, fut long-tems sans pouvoir juger par lui-même si elle possédoit effectivement toutes les perfections qu'on lui attribuoit, & dont le récit faisoit tant d'impression sur son cœur. L'amour que cette diffi-

culté ne fit qu'augmenter, lui suggéra tant de moyens différens de s'y prendre, qu'il réussit enfin à voir plusieurs fois Faustine à l'insçu de son pere. Ils furent également charmés l'un de l'autre, & la passion réciproque qu'ils conçurent dans ces furtives entrevûes, devint si violente, que ne pouvaut vivre plus long-tems séparés, ils songerent à s'unir plus étroitement. Pour cet effet mon pere qui ne cédoit en rien au Gentilhomme du côté de la naissance & du bien, lui demanda Faustine en mariage. Bien loin que sa demande fut écoutée favorablement, il fut dans un étonnement étrange de se voir refusé d'une maniere tout-à-fait piquante & capable de le désespérer, car il rejetta cette proposition non seulement avec mépris, mais même ayant sçû

qu'il l'avoit vûe à son insçû, lui défendit d'approcher jamais de son château, & le quittant brusquement alla donner des ordres si séveres pour empêcher toute communication entre ces deux amans, que de long-tems ils ne purent se donner aucunes nouvelles. Mais comme rien ne paroît difficile à ceux qui aiment, ils vinrent à bout de gagner ceux qu'il avoit chargés de veiller soigneusement sur leur conduite, & trouverent moyen d'entretenir un commerce de lettres qui ne leur fut pas une petite consolation dans leur disgrace. Cet heureux succès les encouragea à tenter quelque chose de plus; & se voir à quelque prix que ce fût, afin d'adoucir en quelque sorte la rigueur d'un arrêt qu'on espéroit à force d'amis qu'on intéressa, faire révo-

quer dans la suite. Ils s'écrivirent donc à ce sujet, & cédant l'un & l'autre à l'impatience que leur causoit une séparation si dure, convinrent de se voir la nuit. Le rendez-vous étoit dans le fond du jardin du Gentilhomme sous un berceau, où l'amant devoit se rendre en passant par-dessus le mur qui n'étoit pas extrémement haut de ce côté-là. Malheureusement le jour destiné à l'exécution de ce projet, le Gentilhomme entra dans l'appartement de sa fille, où ne la trouvant pas, & voyant quelques papiers sur sa toilette, voulut voir ce que c'étoit, justement le premier qui lui tomba sous la main, étoit un billet de la main de mon pere qui ne l'instruisit que trop de leur intelligence, & du dessein qu'ils devoient mettre en exécution cet-

te même nuit. Aprés l'avoir lû & remis au même endroit, il se retira sans être apperçû, bien résolu de se venger de l'affront qu'il s'imaginoit avoir reçû. Enfin pour vous abréger; la nuit venue il soupa tranquillement, & faisant semblant de se retirer dans son appartement sortit secrétement, & s'alla poster derriere une palissade, armé d'un fusil chargé à balle, en attendant l'heure du rendez-vous, qui ne fut pas plutôt venue que Faustine entrant dans le jardin sans aucune défiance, en avoit déja traversé la moitié lorsque mon pere paroissant sur le mur & se préparant à descendre pour aller joindre sa maitresse qu'il avoit apperçûe, fut renversé roide mort de l'autre côté du coup que lui tira le Gentilhomme, qui sur le champ fit enlever sa fille que l'on trouva sans aucun signe

de vie au milieu d'une allée, & dont on n'a jamais pû savoir le sort. Cette affaire fit beaucoup de bruit ; on fit quantité de perquisitions ; mais comme on n'avoit que de foibles indices, & qu'il fut impossible de trouver des preuves suffisantes pour l'inquietter à ce sujet, le meurtre est toujours demeuré impuni.

Devenue par cet accident orpheline, une tante me prit & se chargea de mon éducation, pour laquelle malgré son avarice elle ne négligea rien, dans la vûe qu'avec le bien que j'aurois un jour, joint à quelque beauté dont j'étois pourvûe, elle pourroit me marier à tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans le pays du côté de la naissance, ou au moins du côté du bien, & qu'elle se procureroit ainsi une honorable retraite, lorsqu'elle seroit obligée de me-

rendre mon bien, dont l'administration lui étoit néceſſaire pour ſubſiſter.

Comme elle étoit également avare & ambitieuſe, & dominée par ces deux paſſions, quand elle me vit dans un âge capable de pratiquer quelques-unes de ſes leçons, elle fit tous ſes efforts pour m'inſpirer les mêmes ſentimens : mais mon cœur ne ſe trouvant pas d'une trempe à recevoir de telles impreſſions, j'eus toutes les peines du monde à diſſimuler l'horreur que j'avois pour ces manieres fieres & hautes que j'étois obligée de prendre en ſa préſence, & que mon rang & mon bien, diſoit-elle, m'autoriſoit à avoir : je les trouvois non-ſeulement contraires à la ſociété civile, & génantes pour ceux mêmes qui les affectoient, mais encore dignes

de tout le mépris, aussi bien que ces vûes d'intérêt qu'elle me suggéroit comme devant être la base & le fondement nécessaire & unique de ces engagemens dont la tendresse seule semble devoir former les nœuds. Cependant comme elle pouvoit me faire beaucoup de bien & de mal, j'affectai de répondre en quelque sorte à ses intentions, & d'y régler une conduite que j'étois bien résolue de changer entiérement lorsque je serois ma maitresse.

L'inclination que j'avois dès lors pour un jeune homme nommé Timante, ne contribuoit pas peu à m'entretenir dans ces sentimens nobles & généreux que je me proposois de mettre un jour en pratique. Il étoit d'une des meilleures familles de la Province, peu avantagé à la vérité

du côté de la fortune, mais dont le mérite réparoit suffisamment cette disgrace. Nous avions été élevés ensemble, & avions pris dès notre plus tendre enfance tant de goût l'un pour l'autre, que nous ne pouvions nous quitter; cette attache crut avec nous, & nous nous aimions sans le savoir nous-mêmes, jusqu'à ce que l'âge enfin nous ouvrît les yeux; nous reconnûmes alors que ces assiduités, ces empressemens enfantins, & cette inclination que nous nous sentions l'un pour l'autre, n'étoient autre chose que l'amour; & nous en tirâmes cette flatteuse conséquence, qu'une affection dont les racines étoient si profondes ne pouvoient manquer d'être éternelles. Timante me le jura cent fois depuis, & je lui promis souvent la même chose. Comme

je trouvois en lui tout ce que je ſouhaitois, c'eſt-à-dire, beaucoup de mérite & d'excellentes qualités, ce qui ſeul eſt capable ſelon moi de faire le bonheur de deux perſonnes qui ſe propoſent de vivre enſemble, & que je me voyois ſuffiſamment de bien pour ſuppléer à ce qui lui manquoit du côté de la fortune; je ne réſiſtai point à mon penchant, & ne balançai nullement à lui abandonner un cœur dont il y avoit long-tems que je n'étois plus la maitreſſe, & qu'il m'eut peut-être été impoſſible de lui diſputer.

L'amour ne peut ſe cacher; auſſi ma tante s'apperçut-elle bien-tôt du changement qui s'étoit fait en nous, & que ce qu'elle n'avoit regardé juſqu'alors que comme les effets d'une amitié contractée dès l'enfance, étoit

ceux

ceux d'une véritable paſſion ; elle réſolut d'en empêcher le progrès, parce qu'elle ne trouvoit rien en la perſonne de Timante capable de flatter ſon avarice & ſon ambition.

Pour moi, comme je regardois fort honorable l'alliance que je contracterois avec la famille de Timante, ſi je venois à l'épouſer, je pris ſi peu de précautions pour lui dérober la connoiſſance d'une inclination de de cette nature, que je lui fournis pluſieurs occaſions de m'en faire des reproches dont je fis d'abord peu de cas ; mais elle revint ſi ſouvent à la charge, & un jour entr'autres me reprit ſi aigrement à ce ſujet, que je crus devoir m'expliquer avec elle : je le fis en effet, & lui parlai de maniere à lui faire comprendre que tous les efforts qu'elle faiſoit

pour me détourner de la résolution que j'avois prise étoient inutiles; ajoutant (sur quelques paroles piquantes qu'elle lâcha) qu'il étoit aussi inutile de me proposer aucun autre parti parce que venant de sa part ils me seroient tous suspects ; & que j'attendrois plûtôt un âge où je pouvois me passer de son consentement. Une réponse si vive l'irrita tellement qu'elle résolut de s'en venger ; à quoi elle ne réussit que trop bien pour mon malheur. Elle laissa passer pour cet effet quelque tems, après quoi faisant semblant d'être revenue de l'éloignement qu'elle m'avoit témoigné pour Timante ; elle alla trouver ses parens, leur fit entrevoir qu'elle ne désaprouvoit pas l'inclination de leur fils, & leur persuada adroitement de l'envoyer dans quelque Université

pour se mettre en état de posséder une charge qu'elle leur insinua vouloir donner à celui qui m'épouseroit. Ils donnerent d'autant plus facilement dans le piége que la passion de leur fils leur étoit connue, & qu'ils regardoient cette alliance comme une fortune pour lui. Timante de son côté à qui cela parut un moyen infaillible d'avancer notre bonheur; dès que son Pere lui eut communiqué son dessein, ignorant d'où le coup partoit, vint m'annoncer cette nouvelle avec une joye incroyable. Pour moi je ne pris point le change, le prompt changement de ma tante me devint suspect, & quelque chose qu'il fit pour me rassurer je ne pus le voir partir sans apréhender quelque évenement également funeste à tous deux pendant son absence.

XII. SOIRE'E.

LE ftratagême de ma tante lui ayant réuffi, elle ne vit pas plûtôt Timante éloigné, qu'elle crut devoir profiter de fon abfence, & chercher quelqu'un qui put me faire oublier une perfonne qu'elle haïffoit mortellement, & capable en même tems de contenter fon ambition & fon avarice. Perfonne ne lui parut plus propre à fes deffeins, qu'un Marquis arrivé depuis quelques mois de Paris pour prendre poffeffion d'une Terre confiderable, voifine de la maifon de Campagne où nous étions pour lors, & dans laquelle quelque fujet de mécontentement qu'il difoit avoir reçu à la Cour l'avoit déterminé à venir paffer le refte de fes jours.

C'étoit un homme d'environ

quarante-cinq ans dont le mérite & les manieres ne dénotoient nullement ce qu'il se disoit ; il étoit grossier, brusque, & d'une fierté insuportable : avec cela adonné au vin & capable alors de tous les excès. Ce fut sur lui que ma Tante jetta les yeux pour en faire mon époux, il ne lui fut pas difficile de l'attirer au logis, il y vint souvent & j'eus le malheur de lui plaire ; je m'en apperçus bien-tôt à quelques discours qu'il me tint ; j'évitai long-tems de lui donner occasion de me faire une déclaration qui ne pouvoit que m'être fort désagréable de sa part. Je ne pû cependant si bien faire qu'il ne la trouva, un jour que ma tante m'avoit amené malgré moi chez lui, un orage qui survint sur le soir nous obligea d'y coucher ; pendant tou tle sou perdont la lon-

gueur m'ennuia extrêmement, il me fallut le souffrir auprès de moi ; & écouter toutes les sotises qu'il me débita en buvant de fréquentes rasades à ma santé. Je n'étois pas la seule heureusement qui souffrois, plusieurs autres personnes de l'un & l'autre sexe que le mauvais tems avoit empêché de partir, partageoient avec moi cette disgrace ; ma Tante étoit la seule dont la satisfaction que lui causoit la passion naissante du Marquis se voyoit dépeinte sur son visage ; cette joye dont je penetrai aisément la cause me donna de l'inquiétude ; sur tout lorsqu'après le repas je m'aperçus qu'ayant tiré ma Tante à l'écart, le Marquis eut une conference avec elle, qui dura pendant tout un Quadrille que l'on me fit faire ; après quoi chacun se retira.

Leur entretien avoit roulé sur moi, le Marquis après lui avoir exageré l'impression que j'avois fait sur son cœur lui fit part du dessein qu'il avoit de m'épouser & lui demanda son consentement, & la permission de venir le lendemain dans ma chambre me découvrir ses sentimens; ma tante qui se croyoit bien honorée qu'un Marquis voulut penser à moi y donna les mains d'autant plus aisément que c'étoit le but qu'elle s'étoit proposé en l'attirant au logis; & convint de lui procurer le tête à tête qu'il desiroit.

En effet à peine fûmes nous levées qu'elle sortit sous pretexte d'aller voir si quelques Dames de nôtre connoissance étoient prêtes à partir; & me laissa seul dans la chambre où le Marquis entra un instant après en robe de chambre

en bonnet de nuit & une pipe à la bouche qu'il en ôta après s'être assis à mes côtés, pour me faire une déclaration aussi mal conçue & aussi impertinente que l'étoit l'équipage dans lequel il se présenta, cette façon d'agir me choqua tellement que je l'interrompit plusieurs fois pour le prier de se retirer, par ce que l'odeur du tabac & de l'eau de vie qu'il avoit bu m'incommodoit. Il continua toujours & faisant succeder les menaces aux prieres, vouloit absolument tirer de moi un aveu contraire à l'aversion que je sentois pour lui.

Voyant qu'il ne se rebutoit pas, quelque chose que je pusse lui dire pour le renvoyer, & qu'il se mettoit en devoir de prendre des libertés qui ne me convenoient nullement, je me levai en colere, & malgré tous les efforts qu'il fit

pour me retenir je m'échappai de ses mains, & descendant promptement dans la Cour où je trouvai deux Dames qui montoient en carosse, je les priai, après leur avoir apris en peu de mots le sujet de ma retraite, de vouloir bien me reconduire jusque chéz moi.

Le Marquis resté seul avec ma tante lui fit des plaintes ameres du mépris que j'avois fait de ses offres avantageuses & la pria d'employer son autorité pour me fléchir; elle lui promit de ne rien ménager, & de mettre la force en usage, si je ne me rendois de bon gré; & ayant apris ma fuite, prit congé de lui pour se rendre à la maison où elle arriva peu de temps après moi; dés qu'elle me vit le feu lui montant au visage; elle me reprit aigrement de mon procedé avec le

Marquis qui me faisoit trop d'honneur, dit-elle, de penser à une personne qui le méritoit si peu ; & sur quelque chose de vif que je lui repartis & du terme d'insolent dont je me servis en parlant du Marquis, elle entra dans une fureur qui lui fit vomir toute sortes d'injures contre moi & Timante ; me reprochant l'attache que j'avois pour lui comme la plus grande infamie & le plus grand deshonneur que put recevoir ma famille. Il est vrai lui dis-je, poussée à bout par un si injuste reproche, que j'aime Timante ; mais sachez en même tems que quand je n'aurois pas cette raison pour refuser tout autre parti, je prefererois le plus vil esclave à votre Marquis, pour qui j'ai un si souverain mépris que je ne veux plus le revoir ni entendre parler de lui, & la

quittant j'allai m'enfermer dans ma chambre où je passai plusieurs jours sans voir personne.

Ce qui faisoit agir ma tante avec tant de chaleur, & prendre si fort à cœur les interêts du Marquis, c'étoit l'assurance qu'il lui avoit donné d'une forte pension si la chose réussissoit; & la crainte qu'elle avoit que mon âge de majorité auquel j'étois sur le point de toucher étant arrivé, il ne lui fallut me rendre un bien dont l'administration l'accomodoit infiniment; ces deux raisons jointes à la haîne irréconciliable qu'elle portoit à Timante, lui firent tenter toutes sortes de voyes pour me rendre plus traitable. Le Marquis n'osant plus paroître devant moi me fit parler par quelques personnes sans aucun succès, desorte que désesperant de me gagner par la dou-

ceur, ils résolurent de concert d'employer la force ; & pour mieux réussir dans leur funeste projets on cessa de me presser davantage ; le Marquis affecta autant d'indifference qu'il avoit témoigné d'émpressement, & feignit de ne plus penser à moi. Un changement si subit ne m'avoit point étonnée de la part d'un homme d'un caractere comme le sien ; si la liberté que ma tante me laissa de voir Timante, qui revînt sur ces entrefaites, ne m'eut fait soupçonner qu'il se tramoit quelqué chose contre nous : je lui fis part souvent de mes inquietudes, & l'avertis de se défier de la fausse sécurité où nous vivions, & de se tenir sur ses gardes du côté du Marquis dont la conduite m'étoit suspecte, l'évenement ne justifia que trop les raisons légitimes
que

que j'avois de craindre.

Le Marquis inſtruit par ma tante de mon inclination pour Timante, s'imaginant que mon averſion pour lui ceſſeroit dès que je ſerois ſans eſpoir de le poſſeder; réſolut de profiter du retour de mon amant occaſionné par la maladie de ſon pere, & d'épier l'occaſion de ſe deffaire d'un rival dont le ſort lui paroiſſoit digne d'envie, & de me mettre par un enlevement concerté avec ma tante, dans la neceſſité de l'épouſer pour ſauver mon honneur; nous leur fournîmes nous mêmes les moyens d'executer un ſi déteſtable deſſein.

Ma tante qui ſembloit avoir oublié le paſſé ſe trouvant un jour chez le pere de Timante avec moi lorſque les Médecins lui ordonnerent pour l'entier rétabliſſement de ſa ſanté de pren-

dre l'air de la campagne aux environs, le pria d'accepter un appartement dans notre maison, & s'offrit de l'y conduire; & voulut que Timante, sa mere & moi fussions de la partie qui ne fut differée que d'un jour; à mesure que le moment de notre départ approchoit je me sentois malgré moi saisie d'une frayeur qu'un secret pressentiment me causoit, j'en parlai à Timante qui ne fit qu'en railler; cependant malgré tout cequ'il put me dire pour me rassurer & dissiper un air triste dont je n'étois pas maitresse, je partis avec une répugnance tout à fait grande.

J'étois dans le carosse du malade avec son épouse & ma tante; comme nous marchions lentement je causois par la portiere avec Timante qui nous accompagnoit à cheval lorsqu'appro-

chant d'un bois qu'il nous falloit traverſer, nous fumes inveſtis par ſix cavaliers maſqués, qui s'approchant du caroſſe menacerent de tuer ceux qui feroient le moindre mouvement; & l'un d'eux deſcendant de cheval vint ouvrir la portierre de mon côté, tandis que les autres nous tenoient tous en reſpect le piſtolet ſur la gorge, Timante qui crut d'abord comme nous que c'étoit des voleurs; voyant la partie ſi inégale jugea qu'il étoit de la prudence de ceder eſperant qu'ils ſe contenteroient de nous fouiller ſans nous oter la vie: mais quand il s'apperçut que celui qui avoit mis pied à terre en vouloit à moi, & que me prenant entre ſes bras il ſe mettoit en devoir de m'arracher du caroſſe: il fit tous les efforts imaginables pour s'oppoſer à la violence

qu'on me faisoit, mais étant seul accablé par le nombre il ne put joindre mon ravisseur, que je reconnus pour le Marquis & tomba percé de coups; la vue d'un spectacle si touchant pour moi, joint au desespoir de me voir dans la puissance d'un homme dont j'avois tout à craindre, me causa une telle frayeur que perdant connoissance il eut tout le tems de monter à cheval me prendre devant lui & s'éloignant à toute bride avec sa suite regagner son château qui etoit a un quart de lieue de l'autre coté du bois. Mon évanouissement fut si long: que lorsque j'en revins je me trouvai dans un lit & à coté une femme que je reconnus pour la cuisiniere du Marquis, ce fut alors que certaine de mon malheur je me mis à répandre un torrent de larmes surtout lorsque voulant

ſortir je m'apperçus que j'étois enfermée dans une tour dont les fenêtres étant grillées & les portes armées de fortes barres, il m'étoit impoſſible de m'échapper. Je fus ainſi huit jours pendant leſquels je ne ceſſai de pleurer mon ſort & celui de mon cher Timante, & ſans autre compagnie que cette vieille qui faiſoit tous ſes efforts pour m'engager à répondre à la paſſion du Marquis, & à prendre quelque nourriture que je refuſois, étant réſolu de me laiſſer mourir de faim : au bout de ce tems qu'il avoit paſſé ſans me voir pour me donner le tems de faire mes reflexions, il me fit avertir par cette femme qu'il me viendroit rendre viſite l'après midi, mes frayeurs augmenterent à cette nouvelle, & à meſure que ce temps approchoit je ſouffrois des

peines incroyables. L'heure venue j'entendis ouvrir la porte; me levant alors tout en fureur je me préparois à sauter aux yeux du Marquis, & le dévisager : mais je fus agréablement surpris de voir entrer le pere de Timante suivi d'un exempt & quelques archers, qui m'annonça ma liberté, & me prenant par la main me fit descendre dans la cour où étoit le Marquis & plusieurs de ses gens liés & garottés, que l'on conduisoit en prison, & m'ayant fait monter dans sa chaise me mena chez lui : où je retrouvai son fils encore en vie, mais si dangereusement blessé qu'on désesperoit de pouvoir le sauver. J'appris alors de mon libérateur ce qui s'étoit passé depuis ma prison.

Après que mon ravisseur m'eut prise devant lui pendant mon

évanoüiffement, & fe fut retiré au galop à travers le bois avec fes fatellites, le pere de Timante malgré fon exetrême foibleffe & le trouble où il étoit eut la préfence d'efprit de faire monter fon cocher fur le cheval de fon fils & de les faire fuivre, tandis qu'il s'empreffa avec fon époufe & ma Tante, qui paroiffoit inconfolable, de fecourir Timante qui perdoit beaucoup de fang. Le cocher de retour, leur ayant dit qu'après avoir traverfé le bois il les avoit vu entrer dans le château du Marquis, on ne douta nullement qu'il ne fut l'auteur de cette enlevement; de forte qu'après avoir bandé le mieux qu'il fut poffible les playes de Timante, on le mit dans le caroffe, & cette famille defolée regagna la ville où dès que l'on fut arrivé, le pere du bleffé alla dénoncer le

Marquis qu'on alla pour prendre sur le champ, mais ayant fait lever les pont levis dès qu'il fut entré avec sa proye il fut impossible d'y entrer, il fallut pour cet effet une lettre de cachet, ce qui retarda ma liberté & pensa donner le tems au Marquis de se sauver en Hollande où il avoit dessein de passer avec moi, ayant pris ses arrangements, & s'étant déja défait de sa terre pour l'éxécuter plus aisément.

Les parens de Timante poursuivirent l'affaire si vivement, & firent des perquisitions si éxactes des vie & mœurs du Marquis qu'on découvrit que c'étoit un imposteur qui après avoir joué plusieurs rôles dans differens pays; étoit venu jouer celui de Marquis en France, où il s'étoit sauvé avec un vol considérable de pierreries dont s'étant défait,

il avoit acheté la terre qu'il possedoit depuis peu en province. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire son procès.

Les dépositions qu'il fit dans plusieurs interrogatoires qu'on lui fit subir, ne firent point honneur du tout à ma tante, elle eut besoin de tout son crédit pour se tirer d'un pas aussi délicat, & le honteux dénouement de son intrigue avec un homme qui finit ses jours par la corde, lui causa tant de confusion, qu'après avoir mis ordre à ses affaires, elle se retira dans un couvent où elle mourut de chagrin au bout d'un an.

Pendant que tout cela se passoit je ne quittois point le lit de mon cher Timante, & mes soins sembloient contribuer à son rétablissement; les Chirurgiens même commençoient à mieux

espérer, lorsque la fiévre qui l'avoit quittée le reprit avec plus de violence que jamais. Sentant ses forces diminuer il fit venir son pere & sa mere pour leur dire le dernier adieu ; m'ayant ensuite pris la main qu'il mouilla de ses larmes, il me remercia des services que je lui avois rendus pendant sa maladie, & me témoigna la satisfaction où il étoit de me voir délivrée d'entre les mains du Marquis ; il tomba ensuite dans une foiblesse dont il ne revint que pour me dire: Adieu ma chere Phénice, ne m'oubliez pas, & jettant un regard fixe sur moi, mourut en prononçant ces dernieres paroles.

Je jettai alors un cri perçant qui rassembla dans sa Chambre tous ceux qui s'étoient écartés pour lui laisser la liberté de me parler. On eut toutes les peines

du monde à m'arracher d'auprès de ſon corps que j'arroſai d'un torrent de larmes, & mon affliction fut ſi grande qu'il s'en fallut fort peu que je ne le ſuiviſſe de près ; le ſouvenir de tout ce qui m'étoit arrrivé, joint au chagrin que me cauſa la perte d'une perſonne ſi chere ; altera tellement ma ſanté, que je tombai dans une langueur qui me dura deux ans ; & je ne dois attribuer ma guériſon qu'à la force de mon tempérament : car ma douleur eſt toujours la même, je ne puis oublier mon cher Timante ; & c'eſt ce ſouvenir qui m'entretient dans la réſolution que j'ai priſe de lui être fidelle juſqu'à la fin de mes jours.

Le ſilence qui regna parmi nous lorſque Phénice eut achevé ſon hiſtoire, la convainquit aiſément de la part que chacun

y prenoit ; & quelques larmes qu'elle laiſſa couler nous faiſant juger de la peinequ'elle ſouffroit, on le rompit pour parler de choſes qui puſſent la détourner d'une idée qui la frappoit encore ſi vivement, après quoi l'on remit à s'aſſembler juſqu'après le mariage de Cléandre avec Roſette, qui vint nous rejoindre quinze jours après, & amena avec lui cette aimable perſonne que nous reçûmes dans notre académie ; on le ſomma à ſon retour de s'acquitter de ce qu'il nous devoit, & de réparer ce que nous avoit fait ſon départ ; deſorte que la premiere fois que l'on s'aſſembla il nous conta l'avanture ſuivante.

XIII. SOIRE'E.

Histoire nouvelle.

LEs Spectacles, les promenades, & les réjouissances publiques, occasionnent la plûpart du tems les connoissances; les amitiés les plus étroites s'y contractent, & presque toutes les intrigues amoureuses qui subsistent dans Paris, se forment dans ces endroits: voici une avanture qui y est arrivée pendant mon séjour en cette Ville à laquelle les feux ont donné naissance.

La Comtesse de * * *. sollicitée par deux de ses amies, ennemies de la tristesse, de modérer un peu celle que la bienséan-exigeoit qu'elle fit paroître après la perte qu'elle venoit de faire de son époux, crut devoir se ren-

dre à des remontrances si judicieuses; quatre mois de contrainte lui sembloit un terme assez long, & un assez grand sacrifice pour une personne, (qui se croyoit encore jeune à quarante ans,) & plus que suffisans pour appaiser les manes du deffunt.

Les fêtes que l'on se préparoit de donner au public à l'occasion du mariage de Madame Premiere avec Dom Philippes, fut une rude tentation à laquelle notre veuve excitée par ses amies ne pût résister; de sorte qu'après avoir retranché ce qui lui paroissoit de trop lugubre dans des ajustemens qui ne convenoient nullement à son avis, aux circonstances du tems ni aux lieux où elle se proposoit de se trouver où tout devoit respirer la joye; elles partirent toutes trois pour Versailles le jour que de-

voit se tirer le Feu. Comme elle n'avoit rien oublié de tout ce que peut fournir l'art pour relever les charmes dont elle se croyoit encore pourvûe ; elle ne laissa pas d'y briller à la faveur des flambeaux, & d'attirer les yeux de plusieurs petits maîtres, & de beaucoup d'autres. Un jeune Abbé de condition, sur tout, qui se trouva placé près d'elle fut un de ceux sur qui elle fit le plus d'impression ; il l'a trouva à son goût, & prit tant de plaisir à la regarder, qu'il n'en détourna la vûe qu'autant que la bienséance, & la nécessité l'obligerent à se priver de cette satisfaction. La Comtesse également frappée de la bonne mine de son voisin le regarda si souvent que leurs regards se rencontrerent plusieurs fois & sembloient demander qu'on rompit le silence. Ce muet

entretien dura assez long-tems & commençoit à les ennuyer tous deux; lorsque l'éventail de la Comtesse tombé, soit à dessein ou non, fournit à l'Abbé en le ramassant & le lui rendant un pretexte de le rompre. La tabatiere ne fut pas d'un petit secours dans cette occasion; on commença d'abord à parler de choses indifferentes, les deux amies se mirent ensuite de la conversation qui insensiblement devint des plus vives & des plus agréables. Rien ne se passa dans l'exécution du Feu qui ne fournit à l'Abbé un nouveau sujet de dire les choses les plus galantes, qu'il débita avec tant de graces & d'esprit que la Comtesse en fut charmée, & ne vit arriver qu'avec regret le moment où il falloit se séparer, l'Abbé n'étoit point dans une moindre inquiétude, & elle

redoubla lorsque tout étant fini, & que chacun se retiroit; quelques personnes qui le joignirent l'empêcherent d'accompager les trois Dames jusqu'à leur carosse, comme il se l'étoit proposé; ils ne purent se cacher l'un à l'autre en se quittant le chagrin que leur causoit un pareil contre-tems; leurs yeux se le dirent assez. L'Abbé ayant quelques ménagemens à garder avec ceux qui venoient de le joindre ne put se servir d'un autre langage, il en fit usage le mieux qu'il lui fut possible, & la conduisit ainsi jusqu'à ce que l'ayant p e rdue de vûe dans la foule, il se vit obligé de faire plusieurs tours dans les jardins avec sa compagnie, dont il se débarassa enfin mais trop tard pour esperer pouvoir rejoindre la Comtesse qui étoit partie sur le champ. Il

monta en carosse pour se rendre à Paris bien chagrin, & bien résolu de n'épargner ni peines ni soins pour la déterrer.

Il s'entretenoit de cette flateuse esperance, lorsqu'arrivant à Sêves, un embaras de carosses l'obligea d'arrêter jusqu'à ce qu'on eut ôté du passage à force de bras une Berline dont la fléche étoit rompue. Son cocher qui étoit allé y prêter la main, lui apprit à son retour qu'elle appartenoit à trois Dames dont l'une étoit la Comtesse de ***. qui étoit avec sa Compagnie dans une Auberge bien embarassées comment se rendre à Paris. L'Abbé courut incontinent dans l'endroit que son cocher lui indiqua, où il trouva effectivement ce qu'il désiroit.

L'occasion étoit trop belle pour la laisser échaper; aussi ne

manqua-t-il point d'en profiter & d'offrir ſon caroſſe. La Comteſſe l'accepta avec d'autant plus de plaiſir qu'elle ſe retrouvoit avec une perſonne dont la compagnie lui plaiſoit fort. L'Abbé à qui cet accident procuroit l'avantage de revoir un objet dont la ſéparation lui avoit été ſi ſenſible, reprit toute ſa gayeté, & entretint les trois Dames juſqu'à Paris avec une vivacité d'eſprit qui leur plut infiniment. On arriva dans le Fauxbourg S. Germain où demeuroit la Comteſſe, ſans s'appercevoir qu'on eut marché ; comme il étoit près de quatre heures du matin, l'Abbé après lui avoir donné la main juſqu'à ſon appartement, prit congé d'elle pour ſe rendre chez lui dans la rue de Richelieu ; dès qu'il fut arrivé il ſe mit au lit le plus content du monde, ne pou-

vant assez s'applaudir de l'agréable conquête qu'il venoit de faire.

La Comtesse de son côté également satisfaite s'endormit dans d'agréables idées ; elle ne se réveilla qu'à trois heures, & n'eût que le tems de se mettre en état de recevoir l'Abbé qu'elle avoit engagé à venir passer l'aprês diné chez elle, d'où elle fut absente pour tout autre que pour lui. La visite fut longue, & l'entretien des plus tendres ; ils souperent tête-à-tête, & se séparerent sur les onzes heures, bien persuadés de la passion reciproques qu'ils avoient conçue l'un pour l'autre, dont les progrès furent si rapides qu'en peu de jours l'Abbé se rendit maître du cœur & de la maison de la Comtesse où il se familiarisa tellement qu'il fut bien-tôt en pos-

session des mêmes droits dont avoit joui le défunt qui fut entierement oublié. Rien n'étoit gal à sa felicité, & la Comtesse conçut tant d'affection pour lui qu'il y a toute apparence qu'il en auroit joui long-tems, s'il eut sçu allier la discrétion avec l'amour.

Il faut remarquer que sa bonne mine étoit ce qui lui avoit gagné le cœur de la Comtesse; c'étoit un jeune blondin d'environ 26 ans, d'une taille avantageuse, en qui la nature s'étoit épuisée pour en faire un chef-d'œuvre, il avoit les traits réguliers, la peau blanche & fine, avec cela le plus beau coloris, les plus belles mains qu'on eut jamais vûes; en un mot il ne lui manquoit que le sexe pour en faire une fille accomplie. Mais malheureusement il n'étoit pas le seul

à qui la nature eût fait tant d'avantages ; il y avoit dans Paris un Chevalier de l'Ordre de S. Lazare à peu près de même âge & de même taille, qui lui ressembloit tellement au coloris près qu'on les avoit souvent pris l'un pour l'autre dans plusieurs endroits ; il n'y avoit que la difference de l'habit qui pût les faire distinguer d'abord à ceux qui les connoissoient tous deux, & lorsqu'ils se trouvoient ensemble , bien des personnes les prenoient pour jumeaux.

Cette parfaite ressemblance leur avoit donné occasion de se connoître & de se voir assez familierement. Quelque tems après l'avanture de Versailles, ils souperent ensemble avec quelques amis ; quand on fut entre la poire & le fromage , chacun se mit à parler de ses maîtresses , à la san-

té desquelles on bût, & se vanter de ses bonnes fortunes : l'Abbé ne pût taire la sienne, il en parla, fit un détail des circonstances qui l'avoient accompagnée, & des avantages qu'il en retiroit ; la bourse de la Comtesse lui étant un ressource assurée contre les disgraces que la fortune lui faisoit essuyer au jeu. Il ne l'a nomma pas à la verité ; mais il en dit suffisamment pour exciter la curiosité de ceux qui l'écoutoient, & du tour du Chevalier, qui de retour chez lui réva aux moyens de mettre à profit la découverte qu'il venoit de faire.

C'étoit un jeune homme de famille, qui n'avoit pour tout bien que sa Croix avec une pension sur une Abbaye, qui avec un peu de bonheur au jeu, & sa bonne mine qui le faisoit bien

venir auprès des Dames le soutenoit dans le monde où son œconomie lui faisoit faire quelque espece de figure. Il crut que sa grande ressemblance avec l'Abbé ne lui seroit pas d'un foible secours dans le dessein qu'il avoit de tirer avantage de son indiscrétion, & la suite fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé dans sa conjecture.

XIV. SOIRE'E.

COmme avant toutes choses le nom & la demeure de la Comtesse étoient nécessaires, il s'appliqua a épier l'Abbé de si près, qu'enfin il réussit dans son entreprise, & ne songea plus qu'à éxécuter son projet. Pour cet effet un jour qu'il sçut l'Abbé engagé au jeu dans une maison qui lui étoit connue avec un Milord,

il ſe déguiſa en Abbé mit un peu de rouge & s'y rendit par une porte de derriere, puis reſortant par la porte cochere appella le cocher de celui qui jouoit & montant dans le caroſſe lui ordonna de fouetter chez la Comteſſe. Le cocher le prenant pour ſon maitre obéit. Comme il connoiſſoit parfaitement la maiſon pour y avoir demeuré autrefois, & qu'il étoit bien inſtruit de la maniere dont l'Abbé parloit à la Comteſſe, il entra & trouvant une femme de chambre ſur l'eſcalier il lui dit d'aller avertir ſa maitreſſe à qui il avoit deux mots à dire en particulier. Elle quitta auſſitot la compagnie & accourut: ah! ma chere Comteſſe, lui dit-il, dès qu'il la vit; je ſuis ruiné je viens de perdre deux cent louis contre Milord***. je n'en ai que la moitié, prêtes moi le reſte

je t'en prie, puis se mettant à frapper du pied & jurer comme il sçavoit que faisoit l'Abbé quand il avoit perdu, le contrefit si bien en tout jusqu'en son parler qu'il l'imita très parfaitement, que la Comtesse le mena dans son cabinet & fit tous ses efforts pour le calmer, elle l'embrassa plusieurs fois, le baisa, lui frotta les temples avec de l'eau d'arquebusade, après quoi le voyant un peu revenu, elle lui compta les cents louis, Notre faux Abbé qui appréhendoit qu'un plus long retardement ne lui fut préjudiciable la quitta après lui avoir rendu une partie des baisers qu'elle lui avoit prodigués, puis montant en carosse se fit reconduire où étoit l'Abbé; & repassant par la porte de derriere se retira chez lui très content que cette premiere tentative lui eut

ſi bien réuſſi. Heureuſement pour lui, le véritable Abbé avoit emprunté à la Comteſſe le même jour dequoi jouer; & l'ayant perdu contre le Milord ſe rendit chez elle pour ſouper où comme il y avoit compagnie on ne parla point du jeu, ſinon qu'il lui dit à l'oreille, j'ai perdu tout ce que vous m'avez prêté, & il n'en fut fait aucune mention depuis.

Les careſſes que le Chevalier avoit reçu de la Comteſſe changerent les diſpoſitions de ſon cœur en peu de temps, l'intérêt ſeul l'avoit conduit chez elle, il en ſortit remplit d'amour. Quoi qu'elle ne fut ni belle ni jeune, elle avoit un certain air cependant qui frappoit d'abord les yeux & ne laiſſoit pas de faire impreſſion; ſa belle taille la maniere gracieuſe dont elle l'aborda joint aux careſſes qu'elle lui prodigua

en firent une telle sur lui que de retour chez lui, repassant à son esprit tout ce qu'il avoit vu & surtout l'avantage qu'il y avoit d'être aimé d'une personne si prompte à rendre service, il conçut une véritable passion pour elle, & jaloux dès ce moment de l'heureux sort de l'Abbé il projetta de le supplanter ; & comme l'usage qu'il venoit de faire de sa ressemblance avec lui, avoit été aussi avantageux qu'il pouvoit le souhaitter ; il résolut de s'en servir encore mais d'une maniere toute différente.

Pour cet effet, un jour qu'ils se trouverent ensemble à souper avec quelques uns de leurs amis, il fit tomber adroitement la conversation sur la bonté des Dames, chacun fit l'éloge de celle qu'il aimoit ; & comme l'amour nous fait toujours trouver plus

parfait & plus aimable que tout autre objet celui que nous aimons, l'Abbé dit sur le chapitre de la Comtesse tout ce que l'amour lui inspira. Le Chevalier lui adressant la parole quand il eut fini, lui dit : Je ne connois point la personne dont vous parlez si avantageusement ; je veux bien croire qu'elle est telle que vous dites, & que la prévention ni l'amour ne vous feront rien ajouter à son éloge : mais que si vous voyiez ma sœur qui est arrivée de Province depuis deux jours, vous changeriez de sentimens, & vous avoueriez qu'elle l'emporte sur celle dont vous parlez ; ensuite il en fit un portrait si beau & si flatteur qu'il fit naître à l'Abbé l'envie de voir cette beauté. Le voyant dans de si favorables dispositions, le Chevalier continua

d'en parler si avantageusement, qu'il excita sa curiosité jusqu'au point de vouloir partir sur le champ pour se rendre chez elle, & il eut bien de la peine à lui faire remettre la partie au jour suivant.

L'Abé étoit un peu volage, & son cœur qui avoit beaucoup de penchant à l'inconstance, ému du portrait que le Chevalier avoit fait de sa sœur, ne lui permit pas d'oublier la belle Provinciale & de differer longtems à la voir. Il se leva dès les neuf heures du matin contre son ordinaire, & se rendit chez le Chevalier. Une fille dont le visage lui étoit inconnu qui faisoit le rôle de femme de chambre, vint lui ouvrir; prévenue sur leur ressemblance elle feignit de le prendre pour le Chevalier, & se mit à rire de toutes ses forces d'une

telle métamorphose, cela fit une scene assez plaisante entre eux deux, enfin faisant semblant de revenir de sa méprise, & revenue de l'étonnement qu'elle avoit affecté, elle lui dit qu'une affaire de conséquence avoit obligé le Chevalier de sortit du matin; qu'il n'y avoit que Mademoiselle sa sœur qu'elle alloit avertir de son arrivée selon l'ordre qu'elle en avoit reçu; & le quittant à l'instant courut l'annoncer à sa sœur & l'introduisit dans son appartement. L'Abbé trouva une grosse brune encore au lit, qui le reçut d'une façon tout à fait gratieuse. Elle étoit dans un habillement de nuit des plus propres, où rien n'étoit oublié de ce qui pouvoit relever ses charmes, elle ressembloit assez au Chevalier excepté qu'il étoit fort blond; & qu'elle au contraire avoit de grands sourcils noirs

comme du geay aussi bien que les cheveux qui lui tomboient par boucles négligeamment sur le col, relevoient infiniment la blancheur de sa peau, & donnoient un nouvel éclat au beau coloris de son visage qu'une chanoinesse attachée sous le menton avec un gros nœud de ruban accompagnoit on ne peut mieux, une chemise des plus fines garnie d'une très belle dentelle lui tomboit sur le poignet où elle étoit fermée par de gros diamans, & ne laissoit voir que la main dont la blancheur & la beauté faisoient aisément conjecturer quel devoit être le bras. On voyoit à travers la chemise les apparences d'une belle gorge dont on ne pouvoit juger que par l'empreinte visible qu'elle y faisoit, étant fermée trop haut pour qu'on put satisfaire sa curiosité.

Telle étoit cette aimable pro-

vinciale dont la vue ne manqua pas d'éblouir l'Abbé en entrant dans l'appartement, elle le pria de s'asseoir auprès de son chevet, lui fit bien des excuses sur l'absence de son frere, & sur ce qu'elle le recevoit ainsi, attribuant cette négligence à un mal de tête qui lui ayant ôté le sommeil une partie de la nuit, l'avoit obligé de se dédommager pendant la matinée. Elle lui témoigna ensuite la surprise où quelque prevenue qu'elle fut par son frere, la mettoit, cette parfaite ressemblance, entre lui & son frere. L'Abbé en prit occasion de lui dire tout ce qu'on peut de plus galant, & par rapport à sa beauté tout ce qu'il sçavoit le plus capable de flatter une fille; la conversation fut agréable de part & d'autre à quelques termes de province près lâchez à dessein, & dura jusqu'à midi

où l'Abé qui devoit se trouver à diner chez la Comtesse, prit congé d'elle, & se retira très-satisfait de sa visite, après avoir obtenu permission de venir quelquefois rendre ses dévoirs à cette charmante Provinciale qui n'étoit autre que le Chevalier lui-même, qui ajoutant le secours de l'art à ce que la nature lui avoit départi si abondamment, s'étoit ainsi metamorphosé, & si bien imité les manieres & la voix d'une fille, qu'il avoit fait aisement donner l'Abbé dans le piege.

Dès que l'Abbé fut chez la Comtesse, la sœur du Chevalier lui revint à l'esprit, comparant alors ces charmes à ceux de la Comtesse, il y trouva une si grande difference qu'il ne put s'empêcher de reconnoître l'erreur où l'amour l'avoit entretenu, il

en rougit & convint que la Provinciale lui étoit préferable en tout, & méritoit mieux ses soins.

Quelque préjudiciable que fut cette pensée à ses interêts, malgré tous les efforts qu'il fit pour l'écarter de son esprit, il ne put se défaire d'une si flatteuse idée que l'étoit celle qu'il conservoit dans la sœur du Chevalier, & qu'il lui fut impossible de bannir de son imagination; ce qui le rendit rêveur, inquiet, & distrait tout le tems qu'il fut chez la Comtesse, d'où il se retira le plûtôt qu'il pût pour aller rêver en liberté chez lui. L'Amour & l'interêt lui livrerent pendant la nuit un rude combat, dont il ne se délivra qu'en formant la résolution de n'avoir plus que de la complaisance pour la Comtesse, avec qui il trouvoit trop bien son compte, pour l'abandonner

entierement, & réserver tout son amour pour la sœur du Chevalier en cas qu'elle reçut favorablement ses vœux.

Le Chevalier qui avoit trop bien réussi pour en demeurer-là, & qui s'étoit apperçu du trouble qu'il avoit excité au fond du cœur de l'Abbé dans cette premiere visite : se rendit chez lui dès le matin ; & bien Abbé que dites vous de ma sœur, lui dit-il, en entrant, l'avez-vous trouvée telle que je vous l'avois dépeinte ? Je l'ai trouvée infiniment au-dessus du portrait que vous m'en aviez fait, reprit l'Abbé. Je ne crois pas qu'on puisse voir rien de plus parfait ; & je ne puis vous pardonner d'avoir privé si long-tems Paris de cette beauté ; & d'avoir tenu jusques à présent un si rare trésor enseveli au fond d'une Province.

Elle

Elle n'est point ici cependant pour long-tems, repartit le Chevalier. Comment, elle n'est point ici pour long-tems interompit l'abé avec précipitation, qu'en voulez-vous donc faire ? Vous sçavez que nous n'avons pas de bien, comme c'est un obstacle à lui trouver aucun parti convenable dans le tems où nous sommes ; mon dessein est de la mettre à Saint Cyr où elle avoit été élevée. J'ay obtenu une place de Religieuse pour elle, & je dois l'y conduire au retour d'un petit voyage de trois semaines ou un mois que je suis obligé de faire, & pendant lequel je vous prie de la voir à vos momens perdus pour la désennuier un peu & l'entretenir dans les bonnes dispositions où je la crois touchant le changement d'état ; Je l'ai mise chez une Tante dont

Voici l'adresse ; adieu, je vous quitte, ajouta-t-il, lui remettant en main, je suis obligé de partir incessamment ; je n'ai pu ménager que ce moment pour venir vous saluer, & vous prier de me rendre ce service ; & l'ayant embrassé il sortit incontinent, & se retira dans le nouvel appartement qu'il avoit loué exprès dans un quartier éloigné où dès qu'il fut arrivé, comme il prévoyoit bien que l'Abbé ne laisseroit point passer la journée sans rendre visite à cette sœur supposée, il se métamorphosa de nouveau avec l'aide de la Tante & de la femme de Chambre qui l'avoit déja si bien servi dans l'autre maison, & se mit en état de le recevoir.

En effet ce qu'il avoit dit de ses desseins sur cette sœur, avoit été un coup de foudre pour l'Ab-

bé, qui eut bien de la peine à revenir du trouble que lui causa cette nouvelle & dont le Chevalier s'étoit apperçu. Dès qu'il le vit partir, il se leva précipitamment, & se préparoit à aller trouver sa Provinciale pour sçavoir d'elle-même si la résolution de prendre le voile venoit de sa part, & pour tâcher de la détourner d'un dessein si préjudiciable à l'Amour qu'il sentoit déja pour elle, ou si c'étoit une violence qu'on lui faisoit, pour lui déclarer sa passion & prendre avec elle, s'il en étoit écouté favorablement, des mesures afin de rompre une entreprise si injuste sur sa liberté : mais la Comtesse l'envoya chercher dans ce moment, & comme il ne pût se dispenser de passer toute la journée chez elle, il fut obligé de remettre la visite au soir.

tion violente où elle se trouvoit, & de la persécution qu'elle souffroit de la part de sa famille qui la destinoit à un état auquel elle ne se sentoit nullement appellée, qu'il en fut sensiblement touché; l'Amour & la passion firent en lui un effet si prompt, que non content de lui offrir ses services, il lui déclara la passion qu'il avoit conçue pour elle, & lui proposa le dessein qu'il avoit de quitter le petit collet & de l'épouser. Sur ce qu'elle lui objecta son attache pour la Comtesse dont elle étoit informée par son frere; & qu'il s'apperçut que cette raison l'empêchoit de croire sa déclaration bien sincere, ni d'ajouter foi à ses promesses; il se jetta à genoux lui prit la main, & la serrant entre les siennes, la conjura de vouloir bien être persuadée de la verité de tout ce qu'il venoit

d'avancer, il lui avoua qu'en effet il avoit aimé la Comtesse ; mais que dès leur premiere entrevûe elle avoit ravi la place que cette veuve occupoit dans son cœur d'où il l'avoit banie, & lui protesta de ne la plus voir, si c'étoit un obstacle à son bonheur. La Provinciale feignit de se rendre à de si vives protestations, elle lui donna les plus belles esperances du monde de combler ses vœux, pourvû qu'il put obtenir le consentement de son frere, dont ils convinrent d'attendre le retour ; après quoi elle le congedia en lui recommandant de ne venir que de certains jours de la Semaine qu'elle lui marqua ; & à pareille heure que celle-ci, elle ajouta que la Tante n'étoit nullement du sentiment de son frere, & qu'il pouvoit parler en toute sûreté devant elle. Il promit d'é-

xecuter ce qu'elle lui recommandoit, & après lui avoir donné un baiſé des plus tendres, il en prit congé & retourna chez lui rempli d'une joye indicible.

La précaution que prit le Chevalier par rapport à l'heure qu'il lui fixa pour ſes viſites, & la préſence de la Tante, n'étoit point hors de propos, la nuit étant plus favorable à ſon déguiſement; & craignant avec raiſon que ſe trouvant ſeul avec l'Abbé il ne lui prit quelque tranſport amoureux qui eût découvert la tromperie.

L'Abbé ſe coucha rempli de l'Amour le plus violent pour ſon aimable Provinciale, à qui il fit dès lors un entier ſacrifice de la Comteſſe, & de tous les avantages que lui procuroit une attache à la quelle il renonçoit pour toujours. Depuis ce jour il fut moins

assidu chez elle; les jours qu'il ne pouvoit être auprès de sa nouvelle maîtresse il les employoit à lui écrire les lettres les plus tendres & lire les réponses qu'il en recevoit : & ce mélange de visites & de billets doux ne servirent qu'à l'enflamer davantage, & lui faire négliger entierement la Comtesse, qui s'apperçut bientôt de ce changement. Cette négligence l'allarma, elle lui en fit des reproches assez vifs; mais il s'excusa si foiblement & lui apporta des raisons de ses absences si peu vraisemblables, que se doutant de quelque infidelité de sa part, elle le fit suivre & apprit bien-tôt le veritable sujet de son indifference. Quelque sensible que lui fut l'inconstance de l'Abbé, son amour la fit encore dissimuler, esperant le regagner d'autant plus facilement

que sa maîtresse n'étoit nullement en état de lui procurer les mêmes avantages du côté de la bourse, & que cette réflexion pouvoit lui rendre son infidele.

Le Chevalier qui n'ignoroit pas ce qui se passoit entre la Comtesse & l'Abbé, & voyant les choses au point où il les désiroit, crut qu'il étoit tems de reparoître. Il revint donc de son voyage imaginaire ; & dès le lendemain écrivit une lettre à l'Abbé où la belle Provinciale l'avertissoit du retour de son frere, elle lui apprenoit que trahi par sa femme de Chambre il étoit instruit de leur intrigue; qu'après lui avoir saisi toutes les lettres qu'il lui avoit écrit, il lui avoit fait les reproches les plus piquants, & étoit dans une fureur dont elle apprehendoit les suites pour lui.

Cette nouvelle mit l'Abbé au désespoir, & fut long-tems sans sçavoir à quoi se déterminer ; enfin il crut que le meilleur parti qu'il avoit à prendre étoit de laisser passer quelques jours sans voir le Chevalier pour lui donner le tems de réflechir ; espérant le gagner dans la suite d'autant plus facilement, qu'en lui proposant d'épouser sa sœur, il ne manqueroit pas d'ouvrir les yeux sur ce qu'il y avoit d'avantageux dans cette alliance, par rapport à son bien qui étoit considérable ; & aux bénéfices qu'il possedoit, dont il pouvoit se défaire en sa faveur.

Le Chevalier qui crût qu'il étoit tems d'en venir au dénouement, pendant cet intervalle, chercha l'occasion de voir la Comtesse & de s'entretenir avec elle ; la chose n'étoit pas faci-

le n'en étant nullement connu : mais il crut que la ressemblance avec l'Abbé pouvoit lui en procurer les moyens, il ne se trompa point : car se promenant un jour au Luxembourg, la Comtesse qui y étoit aussi l'ayant apperçu de loin, lui fit signe d'approcher, le prenant pour son infidele, afin de sçavoir le sujet de sa metamorphose ; il seroit heureux pour moi, dit le Chevalier en l'abordant, que je fusse effectivement celui pour qui je vois bien que Madame me prend, cela me procureroit un sort pareil à celui de mon semblable en profitant d'une aussi aimable compagnie que la vôtre ; c'est un avantage, reprit la Comtesse, qui reconnut sa méprise à l'instant, auquel vôtre merite vous donne droit de prétendre. Il y a long-tems que je désirois vous

voir, & j'avois souvent prié l'Abbé de me procurer cette satisfaction, afin de juger par mes propres yeux de cette parfaite ressemblance.

Elle l'est en effet, reprit le Chevalier, pour ce qui regarde les traits du visage, & la taille, à un tel point, que ceux qui nous connoissent le mieux s'y trompent quelquefois : mais je serois très-mortifié qu'elle fut universelle; pourquoi cela, interrompit la Comtesse ? parce que j'aurois quelque défauts, répondit le Chevalier, que je ne me connois heureusement pas. Quels déffaut trouvez-vous donc à l'Abbé, dit la Comtesse ? Trois grands, reprit-il; l'indiscrétion, l'infidelité, & l'ingratitude, à une certaine Comtesse pourroit bien . . . . il n'en dit pas d'avantage; mais ç'en fut assez pour exciter sa curiosité; le ton dont il prononça ces mots lui faisant

soupçonner quelque mésintelligence entre eux deux, elle espera tirer de lui quelque nouvel ecclaircicement, c'est pourquoi s'éloignant un peu de sa compagnie elle s'assit avec lui sur un banc, & le pria de lui expliquer cette Enigme. Alors le Chevalier lui fit un long d'étail des Amours de l'Abbé avec la Comtesse de ***, (feignant d'ignorer que ce fut à elle-même qu'il parla) lui raconta l'indiscretion qu'il avoit eu de se vanter de sa bonne fortune, & des secours qu'il en retiroit dans les pertes fréquentes qu'il faisoit au jeu. Il s'étendit beaucoup sur le Chapitre de sa prétendue sœur, sur la nouvelle passion de l'Abbé pour elle, dont il fit semblant d'être infiniment choqué, & tirant les lettres de l'Abbé qu'il disoit avoir surprises à sa sœur, les montra à la Comtesse, qui les lui prenant avec précipitation des mains, les

lût toutes avec un dépit qu'il ne fut pas difficile au Chevalier de remarquer ; ne pouvant méconnoître l'écriture elle fut piquée au vif lorsqu'elle en lût une où l'Abbé ajoutoit à son nom les choquantes épithetes de vieille & de laide.

L'âge & la beauté sont deux choses sur lesquelles il est dangereux d'attaquer les Dames, aussi la Comtesse y fut-elle si sensible qu'elle ne pût s'empêcher d'éclater ; & ne pouvant se contraindre davantage, elle fut obligée d'avouer au Chevalier qu'elle étoit cette Comtesse assez malheureuse pour s'être attachée à un perfide & un ingrat qu'elle ne vouloit plus voir.

Le Chevalier lui fit des excuses de lui avoir appris sans y penser ce qu'il feroit à souhaiter qu'elle ignorât pour son repos, & lui témoigna toute la part qu'il prénoit à ses peines, la Comtesse

lui pardonna facilement son imprudence & lui permit de la reconduire chez-elle, où elle se retira pour cacher son trouble. Dès qu'elle y fut arrivée elle se mit au lit & y demeura plusieurs jours, sans voir personne que le Chevalier dont la compagnie lui fit insensiblement oublier les sujets de mécontentement qu'elle avoit. En effet frappé de sa bonne mine & de son aimable conversation, elle conçut une estime pour lui qui se tourna bien-tôt en amour, & la fit résoudre à se dédommager avec lui de la perte de son infidel, qu'elle banit entierement de son cœur. Le Chevalier s'appercevant de l'heureux progrès de ses assiduités, sçut si bien profiter des momens qu'il passa auprès d'elle; qu'en peu de jours il se vit maître du cœur & de la maison d'où son Rival étoit entierement bani.

La premierre nouvelle que

l'Abbé eut de sa disgrace fut celle du mariage de la Comtesse avec le Chevalier; il l'apprit avec assez d'indifference, esperant réparer dans peu cette perte avec usure, en épousant son aimable Provinciale: tout ce qui le chagrinoit le plus, c'étoit de n'en recevoir aucunes nouvelles: il n'osoit lui écrire, encore moins l'aller voir ni parler à son frere qu'il sçavoit piqué contre lui: il fut dans une impatience étrange pendant huit jours, à la quelle succeda un désespoir qu'il est difficile de se représenter lorsqu'il apprit par la voix publique le stratagême dont il s'étoit servie le Chevalier pour lui enlever la Comtesse qu'il avoit abandonné pour s'attacher a un objet qui n'étoit rien de ce qu'il s'étoit imaginé.

Le Chevalier se voyant aimé de la Comtesse lui avoua le tour qu'il avoit joué à son rival & l'avanture des cents Louis; bien-

loin de lui sçavoir mauvais gré de cette tromperie : elle l'en aima mieux & se résolut de l'épouser. elle prit le parti moitié par inclination, moitié par dépit, & aussi pour le bien de sa réputation qu'on déchiroit un peu dans le monde.

Les nôces se firent peu de jours après au grand contentement de la famille de la Comtesse que sa coquetterie avoit un peu indisposée contre elle : comme le Chevalier trouvoit dans cette alliance tout l'avantage qu'il pourroit souhaiter il oublia facilement la conduitte passée de son épouse : & sans être trop comode ni jaloux, il use dit-on de sa fortune d'une manierre qui lui conserve l'amitié de la Comtesse, & lui gagne l'estime de tous ceux qui les connoissent.

Quelques jours aprês son mariage elleeut la cruauté d'ecrire unelettreàl'abbé, ou après lui

avoir reproché son indiscretion & son ingratitude, elle lui deffendoit de jamais se présenter devant elle : ensuite elle le railloit impitoyablement sur son intrigue avec la belle provinciale, lui découvrant qu'el étoit le chimerique objet de ses amours, lui faisant un détail de la piece que le Chevalier lui avoit joüée. Il fut si sensible aux reproches d'une personne qu'il reconnoissoit avoir perdue par sa faute ; & si honteux d'avoir donné dans ce piege, que n'osant paroître dans le monde il sortit de Paris pour se rendre dans une de ses terres au fond d'une Province voisine de la mer.

Voilà l'Histoire telle que me l'a raconté le Chevalier lui même. Toute la compagnie en fut très satisfaite & la jugea bonne. Chacun fit ses reflexions sur cette plaisante avanture on s'entretint beaucoup sur le chapitre des

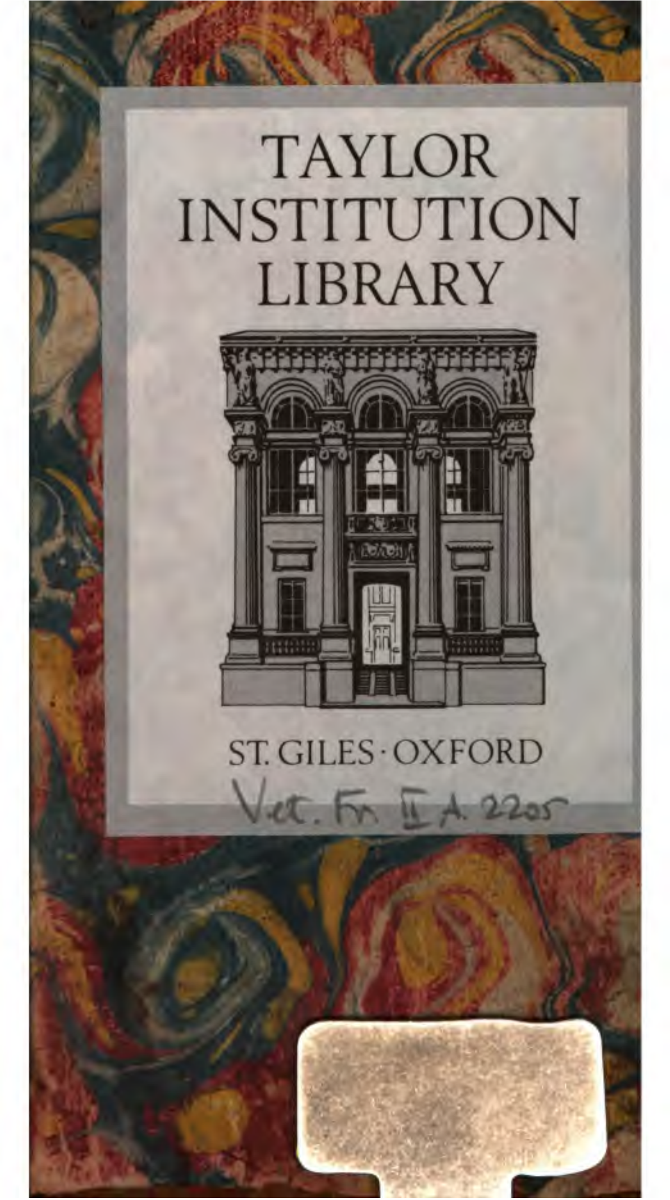
Chevaliers d'induſtrie dont Paris fourmille, & deſquels on feroit une hiſtoire aſſez divertiſſante ſi l'on pouvoit faire un recueil de tous leur tour. Comme il paroiſſoit y avoir ſuffiſamment dequoi faire un volume on réſolut de differer la continuation de cet ouvrage juſqu'à ce qu'on eut vu le jugement que porteroit le public de ce coup d'eſſai Comme le ſuccès d'un ouvrage dépend en quelque ſorte de ſon caprice, & qu'il arrive la pluſpart du temps qu'il condamne un livre quelque bon qu'il ſoit dès qu'il n'eſt point de ſon gout tandis qu'il en approuvera un mauvais qui aura ſçu lui plaire. On eſpere que celui ci tout médiocre qu'il eſt pourra peut-être le flatter : & la ſocieté n'attend que cet avantage pour continuer.

FIN.



Robertshaw
16.1.98
[ZAH]




TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2205

